N° 241 OCTOBRE-NOVEMBRE 1939

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

Chrétien, mon frère...

Chrétien, mon frère, nous ne devons pas nous le dissimuler, ni à nous-mêmes, ni aux autres : ce n'est pas seulement dans notre raison, c'est dans notre foi même que le déclenchement de la guerre nous a accablés et frappés de stupeur. Une question brutale, posée tout d'un coup, sur Dieu notre Père.

Vous vous souvenez de ce serrement de cœur lorsque, le 1er septembre à midi, l'annonce de la mobilisation générale nous mit en face du fait inéluctable. Nous le voyions venir depuis plusieurs mois; mais nous persistions à espérer que la Providence de Dieu ne laisserait pas s'accomplir un tel mal, dont les éléments s'inscrivaient cependant au jour le jour dans la trame des événements, comme par un déterminisme diabolique. Croyant à la présence de Dieu dans le monde, à la rédemption du Christ, au travail de l'Esprit, nous ne concevions pas que puissent l'emporter à ce point le mensonge, la violence et le parjure, et déchaîner un cataclysme dont l'imprévisible imbroglio élargit l'angoisse jusqu'à d'inhumaines dimensions.

La déclaration de guerre en 1914 nous avait durement secoués, et nous n'oublions pas les larmes alors versées. Mais nous accueillions alors la lutte, l'invasion même, avec un héroïsme candide, où la confiance en la victoire nous dissimulait le poids et l'interminable longueur de la guerre. L'atmosphère spirituelle de 1939 est toute différente; nous n'avons d'illusion ni sur les horreurs de la guerre, ni sur sa durée, et nos soldats sont partis avec un courage froid, volontaire, dur, sans ce sursaut imaginatif qui, en 1914, les faisait chanter. Tous, eux et nous, nous dénonçons dans la guerre un mal atroce et stupide. Jadis, un vestige de chevalerie enveloppait encore ce mal de loyauté et d'une espèce de magnanimité qui, pour brutale qu'elle fût, conférait au combat un visage humain. Désormais, la perfection technique des instruments de destruction domine à ce point l'homme que la lutte devient monstrueuse non seulement dans son appareil matériel, mais dans l'impuissance physique et morale à laquelle sont réduits les combattants, du moins dans leur masse. Cette inhumanité de la machine sous laquelle succombait l'ouvrier dans l'usine, elle est ici dans la guerre multipliée par la plus habile et la plus affreuse cruauté. Ajoutez cette mobilisation totale des forces vives de la nation, qui soumet tous ses membres à une obéissance aveugle, discipline nécessaire, mais si déprimante pour les œuvres personnelles et les requêtes les plus légitimes de l'esprit. Car c'est l'esprit qui est la plus grande victime de la guerre, et il faut décidément la haute et claire justice de la cause qu'on sert pour retrouver par cet obscur et magnifique détour les valeurs spirituelles partout sacrifiées. Du fléau de la guerre, horrible et stupide, délivrez-nous, Seigneur.

Mais alors, Seigneur, comment l'avez-vous pu permettre ?

*
* *

Chrétien, mon frère, ne cherchons pas de réponse hors le terrain de notre foi, de notre foi douloureuse et angoissée, mais dont la secrète lumière s'affirme en cette détresse même.

Entendez-moi bien. Je ne renonce pas à défendre devant l'impie la cause de Dieu. Ma raison peut trembler en face du difficile accord de sa justice et de sa bonté, maîtresses l'une et l'autre, dans l'unité de sa miséricorde, de la conduite de l'humanité, justice contre le mal, bonté pour qui subit ce mal afin d'assurer le droit. Mais je ne suis pas inquiet, et si fragile que soit la démarche de la raison, quand elle est seule devant les mystères de la Providence et les détresses de l'homme, elle a du moins la ressource sinon de les éclaircir, du moins de se refuser validement à les traiter d'absurdes ou d'indignes.

Si je vous demande de renoncer ici à l' » apologétique », c'est que ses réponses sont en vérité *extérieures*, au sens le plus précis du mot; la crédibilité rationnelle, comme disent les théologiens, n'introduit point dans la connaissance effective de Dieu, ni ne nous met en dialogue avec lui, avec « notre Père ». Elle est non moins extérieure à la vie réelle et concrète de notre esprit. Or, en ces terribles jours, c'est dans un sursaut sans nuance que notre esprit se dresse, au-delà de toute distinction et de toute abstraction, pour avoir réponse concrète à une quesion concrète, brutale. Tenons donc à niveau la réponse et la question, et ne cherchons pas ici une réponse abstraite et rationnelle à une question où toute notre vie, avec le sort de l'humanité, est engagée. L'im-

pie lui-même se pose en réalité une question *religieuse*, quoi qu'il en ait et quoi qu'il en dise; ne le décevons pas par une réponse qui ne serait pas religieuse.

Adressons-nous donc à notre Père qui est dans les cieux, au Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, qui a parlé, et parle chaque jour avec amour au cœur de l'homme, au cœur de tous les hommes. Adressons-nous à lui dans une interrogation anxieuse, mais filiale, acceptant *toute* son économie paternelle, je veux dire ce dessein d'adoption et de rédemption décidé dans son Amour et réalisé par son Verbe incarné pour une humanité pécheresse à qui il apporte la vérité et le bonheur, mais à travers la souffrance.

*
* *

Et d'abord, du fait même que nous avons appris de Dieu son dessein, que nous y avons *cru*, que nous sommes entrés avec une amoureuse confiance dans son « plan », que nous nous complaisons à en suivre les étapes, nous voici dégagés de l'affreux entrelacs terrestre qu'ont composé l'ignorance, la maladresse, les passions, la méchanceté des hommes, bien pis : leur mensonge organisé et propagandé. Dégagés : c'est-à-dire que, sans méconnaître les causes, les intérêts, les problèmes de la politique terrestre, nous n'y voulons reconnaître et n'y reconnaissons que les éléments matériels d'une perspective où les fins humano-divines donnent un sens nouveau aux affaires de ce monde. Certes, l'agitation des hommes n'est pas vaine, ni en bien, ni en mal : l'insertion de la vie divine dans le tissu humain n'en dissout pas la trame, non plus que l'Incarnation qui répandit cette vie divine dans le monde n'en anéantit le régime.

C'est là, dans la doctrine chrétienne authentique, une vérité tenacement maintenue par l'Église contre la tentation d'un surnaturalisme qui évacuerait l'ordre naturel des choses. Mais tous les éléments de ce monde, depuis les plus modestes jusqu'aux sublimes, et y compris, hélas! les pervers, ne sont plus que le support d'une économie où tous sont transposés. Ainsi, un paysage prend-il aux yeux de l'artiste un sens tout nouveau et très divers, selon que la lumière du soleil en pénètre les éléments sous des orientations et des incidences diverses.

Notez bien que ce n'est pas là seulement un enrichissement (ou une purification) accidentels, comme une habileté de supplément par où la Providence de Dieu corrigerait ou compléterait un ordre déjà consistant en lui-même. Non, c'est l'ordre *vrai* des choses, le seul ordre vrai qui se réalise ainsi. Hors de lui, ce n'est pas seulement un monde incomplet, mais cohérent encore, et valide en somme; c'est un monde inintelligible, un chaos où les plus dignes causes et les plus justes grandeurs n'atteignent plus leur fin et perdent leur pleine densité spirituelle. Ne redoutons pas de situer notre cause présente dans cette haute perspective, et, sans employer indiscrètement des vocabulaires de « croisade », de donner à notre lutte son sens spirituel définitif. Nous ne voyons que l'envers des choses, comme dans une broderie dont le beau dessin nous reste indéchiffrable du côté du canevas où s'entrelacent les fils dans un subtil désordre. C'est là pourtant que la brodeuse travaille, et il la faut laisser faire, patiemment, sans préjuger à tort et à travers de ses intentions ou de ses défaillances. Vous savez bien qu'une pièce en son lieu placée va donner tout d'un coup son sens à un ensemble qui sans elle restait informe.

Or, ce monde est un chaos informe, car nous n'en voyons que l'envers; les prédestinations divines sont encore cachées dans le mystère du Christ, qui les porte en lui, la Croix comprise. Nous savons seulement, ou plutôt nous croyons qu'en lui toutes choses prendront consistance, et que de cet amas de pièces détachées un beau dessin se composera. N'avez-vous pas déjà, partiellement, pour votre vie à vous, reconnu parfois, au terme d'un cycle d'années, le sens profond d'un événement apparemment fortuit qui avait déconcerté votre prudence et bloqué peut-être votre ferveur même? Un jour, dans une perspective plus large, lorsque le mystérieux chemin avait pris le virage, vous avez compris, et de votre angoisse passée surgissait une plus admirative et affectueuse reconnaissance. Multipliez par mille et par mille ces individuelles expériences; étendez à l'univers et à toutes ses générations, de l'Orient à l'Occident, le mystère immense alors, proprement infini, et infiniment angoissant, multipliez-en aussi les providentielles conduites, et vous aurez l'atmosphère religieuse de notre foi, douloureuse, obscure, mais magnifiquement confiante.

Cette guerre, qui accapare notre esprit et mobilise toutes nos forces, reste en elle-même une inhumaine monstruosité dont l'horreur pèse sur ceux qui l'ont déchaînée à coups de parjure; mais elle ne fait pas échapper des mains de Dieu la conduite du monde, et les pires défaillances des hommes, par l'abus qu'ils font de leur liberté, rentrent dans le plan d'une Providence qui sait tirer le bien du mal et, sans violenter les libertés, tourner leur malfaisance au bénéfice des âmes et des œuvres de son amour.

*
* *

Nous voici alors amenés à l'un des épisodes de l'histoire humaine, à l'épisode capital qui, par son désordre même, nous introduit au centre de cette mystérieuse économie de Dieu. Non plus une belle ligne harmonieuse, mais une ligne brisée dont le développement semble se faire par raccrocs.

L'homme a péché. Il vit dans le péché. L'expérience la plus rudimentaire nous en fait les témoins; notre foi nous en révèle la portée. Tenons-nous donc, ici encore, chrétien, dans la perspective de notre foi. Parce que l'amour de Dieu a rencontré dans l'homme, au lieu d'une réponse d'amour, une résistance, un refus, parce que chaque jour, depuis le premier péché du premier homme, Dieu rencontre résistance et refus, le plan divin du monde est un plan de rédemption. Ne parlons pas ici, puisque c'est convenu, des conséquences naturelles des désordres humains : le mal fait, son poids l'entraîne et il suit son cours; rien que de normal, aux yeux même de ma raison... Nous parlons foi. Voici que ce péché même devient matière, matière damnable, mais matière cependant du plan divin. Pour atteindre l'homme, pour le saisir à vif tel qu'il est, la grâce de Dieu va se faire non seulement humaine, dans le Christ, mais souffrante, accablée, mortelle, afin que, avec elle, en elle, la souffrance, l'accablement, la mort soient vaincus, engagés qu'ils seront dans l'économie divine dilatée par le péché. Plus de poids mort. Plus de chemin sans issue. Plus de douleur stupide. Toute croix mène à une résurrection dans le Christ crucifié.

Le mal reste le mal. Et Dieu l'abomine doublement,

puisqu'il a accablé son Fils bien-aimé. Mais il n'est plus, à notre gré, que l'instrument d'un bien. C'est à ce seul titre que Dieu le permet; mais à ce titre aussi il peut prendre un sens dans une conduite providentielle, où l'Amour sait tourner à son succès l'obtacle qu'il rencontre. Nos amours terrestres ne font-ils pas cela quotidiennement, trouvant là leur plus beau triomphe, jusque dans le cœur de l'aimé un instant infidèle? Laissez ce triomphe humain à l'amour de Dieu. C'est le beau mystère de sa croix, devant laquelle l'Église ose chanter l' « heureuse » faute de l'homme.

Reste que le mal prend parfois une extension monstrueuse, au-delà des limites où la justice et la bonté de Dieu le rendraient tolérable. Est-il *religieusement* concevable que l'humanité entière souffre, dans sa chair et dans son âme, pour la folie démesurée d'un homme qui la précipite dans la catastrophe?

Pourquoi veux-tu, mon frère, que la justice de Dieu n'ait qu'un domaine restreint où elle puisse s'exercer? et l'amour serait-il un jour vaincu pour un mal plus grand que lui, qui aurait raison du cœur de Dieu? Mais non, ni l'amour ni la justice ne seraient l'amour et la justice, s'ils n'étaient infinis, au-delà de tout mal. A plus grand mal, plus grand amour, — et plus terrible justice. La logique de l'amour est non moins intransigeante que celle de la raison. N'hésitons pas. C'est la logique de la croix, au centre de son mystère.

Lors donc que l'humanité entière pâtit, fût-ce par la folie de quelques insensés, ce n'est pas que l'amour de Dieu renonce. C'est que de cette folie il se prépare à tirer un bien immense pour l'entière humanité. Si pour un individu qui trouve dans l'épreuve occasion de croissance, la souffrance est dure, que sera-ce pour la communauté humaine, qui, dans la douleur présente, expé-

rimente et va conquérir deux choses magnifiques : le prix de la VÉRITÉ dans les rapports entre peuples et nations, prix absolu qu'un mensonge industrialisé et centuplé par un « ministère de la propagande » méprise odieusement (la perversion des mœurs n'est que petit péché auprès de la perversion de l'esprit dans des peuples entiers chez qui on détruit politiquement le droit à la vérité). Et puis, second espoir magnifique, cette solidarité totale de l'humanité, que nous sentions croître douloureusement déjà, dans les travaux de la paix, et que révèle tragiquement cette guerre. Aucune doctrine, aucune expérience de perfectionnement individuel n'auraient pu nous donner le sens de cette vie communautaire à la taille de l'univers lui-même. C'est d'un autre ordre de grandeur. Nous sommes saisis de vertige à voir, contre toutes les « neutralités », le tourbillon de la guerre entraîner, de près ou de loin, tous les groupes humains dans son circuit infernal. Tragédie horrible, dont le déterminisme doit déjà épouvanter, après six semaines, ceux-là mêmes qui la déclenchèrent, et qu'elle va écraser dans son tourbillon. Mais, là aussi, ne voyons pas que l'envers de la trame : dans cette immense douleur, c'est une étape historique du monde que nous franchissons, apprenant que l'humanité n'est pas qu'une collection d'individus jouant chacun pour soi sa petite destinée : c'est un immense corps, où la moindre réaction atteint toutes les cellules, où les croissances, et pas seulement les infections, sont solidaires, où classes et nations trouvent leur accomplissement. Voilà la *paix* du monde, pour laquelle nous combattons contre les tyrannies et les autarchies.

Communauté humaine ? Dérision, si je parle politique, amère dérision en ces tristes jours. Mais, chrétien, c'est à votre foi que je m'adresse; voyez plus loin et plus haut :

je rejoins ici par un autre biais le mystère du Christ, dont la rédemption s'accomplit dans son Corps mystique en lequel nous sommes uns, et pas seulement dans nos petites souffrances individuelles. N'ayez pas peur de cette élévation mystique du problème : je vous ai dit que pour comprendre il fallait accepter le plan de Dieu dans toute son extension. Allons, ne manquez pas de magnanimité; c'est par là que la Providence s'ouvre à la lumière, et que la foi dilate notre esprit à la mesure des voies de Dieu comme à la mesure du monde.

M.-D. Chenu, O. P.

Solitude et présence

Croix de guerre... Peut-être faut-il les ramener toutes à des croix de séparation et les compter, par cela même, au nombre des croix qui sont croix le plus véritablement, c'est-à-dire un supplice d'isolement et de distension.

La guerre sépare d'avec les autres.

D'un seul coup, en même temps, ces milliers, ces millions d'attaches brisées... Ce n'est pas qu'elle interrompe toujours le cours d'un bonheur réel, mais elle arrête l'espoir d'être heureux. On commençait à se comprendre. On se sentait sur le point de trouver un équilibre. On venait justement de construire un plan de vie... Il a suffi d'une minute, le temps d'écouter devant un poste récepteur la lecture d'un communiqué, pour que tout l'avenir tombât dans le néant.

La guerre sépare d'avec soi-même.

Et la solitude est toujours affreuse. Sans l'avouer, on vit toujours en fonction de quelqu'un ou de quelque chose, et l'anéantissement de ce lien est intolérable.

Rupture avec les images familières. On se croit établi à l'étage d'une vie exclusivement raisonnable, alors que cette vie intérieure, dont on est si naïvement infatué, dépend presque toute du cadre ordinaire de l'existence ou de quelques images intérieures. Car le globe-trotter le plus infatigable, le politicien le plus agité, l'homme d'affaires le plus affairé vivent autour de deux ou trois

états de conscience, j'entends : de conscience sensible, qui sont « leur vie ». La foi chrétienne ajoute, il est vrai, par-dessus ces états de conscience, un point de vue supérieur, un angle de vision surnaturel, mais elle ne les supprime pas. La guerre arrive dans ce décor comme une torpille.

Mais c'est son horreur spécifique d'atteindre à une monstruosité littéralement exceptionnelle. En même temps qu'elle sépare, elle accouple tout ce qui était fait pour ne pas être ensemble. Elle concentre toutes les choses humaines sur une inhumanité. Elle rassemble tout ce qui vit dans la recherche de la mort. Et ils se sont séparés de tout ce qu'ils aimaient pour se rapprocher, poitrine contre poitrine, de *l'ennemi*.

« Je te conduirai où tu ne voulais pas... » Ils ne savaient pas ce que c'est, réellement, qu'une séparation. Celle-là même qu'on cherche en entrant dans un cloître, elle dut apparaître pour la première fois, au cours de ce mois de septembre 1939, à plusieurs qui s'étaient donnés pourtant avec un tel vœu d'absolu !

On prévoit tout, sans rien réaliser. Et peut-être, d'ailleurs, que cela vaut mieux. Peut-être Dieu ne demande-t-il pas qu'on vive avec ce terrible sentiment de ne plus être en contact avec rien de ce qu'on aime et de ce qui, normalement, est fait pour nous aimer, pour nous aider. Ce qu'il demande, c'est, le moment venu, de rester debout dans la solitude. C'est même quelque chose de plus difficile, qui est de se mouvoir quand même, de se remettre en marche à travers la « terre inconnue ». Plus difficile, oui, parce que le sentiment de séparation se traduit en consternation, comme un glacement en profondeur, comme une « stase », un arrêt de la vie, un premier essai de la mort.

La guerre est, en effet, le grand sacrement du réa-

lisme, surtout en ceci qu'elle possède, plus qu'aucune autre menace, le pouvoir de faire éprouver ce sentiment de *présence absente* où P.-L. Landsberg voit si justement l'expérience anticipée de la mort.

Elle réunit ainsi sur la même croix ceux qui partent et ceux qui restent. Car ce qui est le plus dur, ce n'est pas d'*affronter* la mort, comme on dit, c'est d'en supporter l'évidence actuelle. Non pas l'idée ou quelque représentation imaginaire, mais le goût réel, la présence froide dans les moelles et dans les entrailles. A l'ordinaire, l'homme évite cette expérience grâce à de subtiles substitutions, il la fuit en fixant autre chose, il s'évade intérieurement et pratique une espèce d'auto-anesthésie. Dérision de ces « préparations à la mort » qui se font, méthodiques et confortables, pendant une demi-heure bien comptée, devant quelque panoplie d'emblèmes funèbres !

Cette pacotille, la guerre souffle dessus et la disperse pour laisser pressentir, à sa place, la présence de la mort elle-même. Celui-ci qu'on regarde boucler son sac, tout à coup on sent qu'il peut réellement, dans quelques jours, n'être plus. On commence à mentir avec lui. On évite de lui dire ce qui lui causerait de la peine, ce qui le « démoraliserait ». On lui tient compagnie. On l'entoure. On l'assiste comme un agonisant. Et lui-même, à l'intérieur, n'est pas dupe; lui-même, à l'intérieur, il se voit déjà disparu.

C'est dans ce cas que la séparation est vraiment horrible, et ce ne sont pas les adieux les plus éloquents, les plus sanglotants, qui sont les plus tragiques. Il faut, à leur place, évoquer ces heures muettes où la vie est au bord de lèvres qui tremblent. Se séparer avec « la mort dans l'âme », voilà la grande croix de la guerre.

Ce n'est pas celle dont on parle le plus; ce n'est pas

la plus belle à regarder, ni à évoquer dans des citations ou des discours. Elle est cependant la plus digne de considération, et celle dont un regard chrétien saurait le moins se détourner. C'est déjà une chose abominable, dans la paix, qu'on méprise les détresses intérieures, plus ou moins apparentées à celle-là; en temps de guerre ce serait un crime. Hélas ! il faut bien s'attendre à ce que le chapitre des « névroses de guerre » s'ouvre à nouveau, largement, longuement, dans le livre de la médecine des âmes, et qui ne sait quels péchés d'omission les auront plus ou moins préparées ? Mais on veut espérer que la charité organisera sa campagne à elle, avec ses méthodes à elle. On veut croire qu'elle fera attention, cette fois, à ne pas brutaliser ceux qui vivent, même sans blessure sanglante, blessés à mort. On s'apitoye : « Ils ont été séparés en pleine vie ! » C'est, en effet, un grand malheur; mais il y a pire. Car en admettant que cela soit vrai et qu'il y ait beaucoup de gens en pleine vie, il faut penser à ceux qui vont à la mort dans un état de vie déjà diminuée, ralentie, maladroite, infirme, et qui se soutenaient tout juste grâce à l'espoir confus de redresser la situation avant de s'en aller. Les grandes victimes de la guerre, ce sont eux.

L. Laveille a très justement noté « l'indifférence à l'égard de la mort chez tous ceux qui ont confiance dans la vie, et l'angoisse de la mort chez tous ceux qui maudissent la vie ». En effet, la mort est affreuse surtout aux êtres qui vivent peu ou mal. C'est un des cas où se vérifie le plus manifestement cette expérience humaine — si curieusement, si admirablement transposée dans l'Évangile — que le bonheur échoit aux forts et le malheur aux faibles, plus de bonheur à qui devient plus fort, plus de malheur à qui devient plus faible.

Il y aurait beaucoup à dire du vrai courage. Il y au-

rait d'abord à se demander si celui qui reçoit les honneurs du courage avait au préalable quelque idée — je parle toujours de ces idées senties — de la mort. Et cela ferait déjà une fameuse sélection !

Jésus-Christ est le Courageux par excellence parce que, vivant continuellement avec sa mort au bout de son regard et présente à toute sa sensibilité, il continua, sublime agonisant de chaque jour, pendant trente-trois années, à « passer, faisant le bien ».

Que cela, du moins, console un peu quelques mamans désespérées : « Ce n'était qu'un enfant! », gémissent-elles. Mais qu'elles se disent aussi qu'il a d'autant moins souffert.

Ceux qu'il faut plaindre surtout, ceux pour qui il faut prier surtout, ce sont les pauvres êtres qui ne vivaient que de l'espoir d'être heureux, un jour, et que le sentiment de la mort a touchés, en attendant que la mort elle-même, d'une chiquenaude, les touche pour de bon, au plus noir et au plus glacial de leurs ténèbres. Ah! il ne faudrait pas que nous retournions à certaines simplifications inhumaines que nous avons connues pendant l'autre guerre. Dans ce journal que j'ouvris, le 9 septembre, j'en voyais les premiers signes. Il faut lutter, bien sûr, contre la peur; mais aussi il faut avoir pitié de ceux qui ont peur. Il faut fermer la bouche aux alarmistes; mais il ne faut pas brimer certaines alarmes. Un chrétien, c'est-à-dire, si je ne me trompe, quelqu'un dont la vie est toute imprégnée de charité, doit comprendre cela. On se représente nos « braves » survenant dans l'enclos de Gethsémani, au moment où Jésus, ployé contre terre et tordu par une angoisse sans nom, criait : « O mon Père, que ce calice s'éloigne!... » On les voit s'indignant : « Comment ? Que dit-il ? Qu'est-ce que

c'est que ce Sauveur ? Vite, la police. Qu'on arrête cet homme! »

Il faudrait aussi tenir compte de la non-éducation du véritable courage, c'est-à-dire de celui qui doit « tenir » contre le sentiment de la mort réellement possible. Drieu La Rochelle a parlé de cet écart qui existe si fréquemment entre l'imagination des gestes héroïques et la réalité de l'héroïsme présentement exigé. Après avoir rêvé, petit garçon, d'être un acrobate merveilleux accomplissant des prouesses à travers le monde, il éclate soudain en sanglots le jour où, au cirque, il voit un véritable acrobate exposé à un vrai danger. « Les hommes, dit-il, ont inventé l'idée du courage, ils l'ont suspendue dans l'air, devant eux, comme un bouclier. Ils tendent à un courage constant, *abstrait*... Avec l'éducation qu'on recevait en France, de mon temps, cet héritage d'autorité était relégué dans les régions de l'âme les plus écartées, loin du mouvement, des rencontres. En sorte que le corps n'était pas habitué progressivement à cette mainmise de l'âme sur lui, que leurs réactions mutuelles n'étaient nullement ajustées, que leur contact était un événement imprévisible, plein des plus inquiétants aléas... » (*État-civil*, pp. 73-74.)

Avec cet enseignement dont personne ne contestera l'opportunité, commencent d'apparaître les bienfaits possibles de l'espèce de panique engendrée par la guerre et les séparations qui l'accompagnent, plus ou moins apparentées à la mort.

Ne parlons pas de ceux qui trouvèrent dans la mobilisation une extraordinaire aubaine et un divertissement inespéré. Ils sont nombreux, plus nombreux qu'on ne pense et qu'ils ne le pensent eux-mêmes. Et peu intéressants, bien que ce soient souvent leurs rangs que visite la gloire officielle. Il convient de les distinguer de

ceux à qui la séparation apportera un incontestable soulagement, pour un motif plus avouable. L'expérience leur a prouvé que la présence affectueuse mutuelle était impossible ici-bas. Ils le voient clairement : c'était une affaire mal engagée. Il faudrait tout reprendre par le commencement. Il faudrait ne se retrouver que dans des conditions de vie absolument neuves et sûres, au-delà de tout, après le Purgatoire, en plein Ciel, en Dieu, « là où il n'y a plus ni vermine ni rouille » pour ronger les trésors de l'amour. La guerre est survenue pour ceux-là comme une fée bienfaisante. Elle n'a défait aucun lien. Elle n'a tué aucune tendresse. Elle a préparé la véritable union.

En d'autres cas moins graves, elle opère un approfondissement et une mise au point qui, sans elle, ne se fussent jamais faits. Louis Laveille a encore cette remarque profonde : « Une présence ne peut jamais être donnée; il n'y a de présence que celle que nous nous donnons. Ainsi il arrive que *la présence matérielle sépare* les êtres plus que l'absence en les *dispensant*, comme si elle pouvait suffire à les contenter, *de réaliser cette présence intérieure* qui est l'œuvre de l'esprit pur... » Rien n'est plus vrai. Ces deux jeunes époux, par exemple, que la guerre a arrachés l'un à l'autre, vont devenir, s'ils se prêtent sans révolte à cette rude expérience, plus présents l'un à l'autre, d'une présence plus intérieure, plus intégralement humaine, plus proche enfin de l'idéal surnaturel du mariage. C'est maintenant qu'ils commencent à devenir « compagnons d'éternité », alors que, si la vie ordinaire avait suivi son cours, peut-être y eussent-ils étouffé leur ferveur. Ils se sentent davantage liés entre eux comme époux et cela passe, comme il se doit, au premier plan de leurs pensées. De même, cette mère qui voit partir son enfant, voit aussi commencer, avec

son épreuve, la purification de son attachement. Les détails s'effacent; l'essentiel apparaît. Les peccadilles sont oubliées, et les défauts de caractère se ramènent à leur juste valeur : presque rien. Il reste cela, que c'est *mon enfant*, à qui je pense nuit et jour...

Dirons-nous que Dieu lui-même est bénéficiaire de la catastrophe qu'il a permise ? Pourquoi pas ? Bien des âmes avaient attendu jusqu'à ces jours de septembre pour prendre conscience des réelles exigences de leur vie surnaturelle. Des théologiens qui étaient capables d'écrire plusieurs volumes sur les vertus infuses s'aperçurent soudain, pour la première fois, de ce qu'on peut appeler la présence réelle de la foi, de l'espérance et de la charité. Le premier hululement de la sirène, le premier départ en ligne, furent la date exacte de leur première prise de conscience d'un monde dans lequel ils étaient engagés par leur baptême et par des actes qui étaient humains, certes, et valables, mais comme insensibles et extra-psychologiques.

Dieu sait, d'ailleurs, s'il est pénible de se sentir médiocre en ces heures-là. S'apercevoir tout à coup qu'on vivait comme à côté de la charité. Se dire qu'on aimait si peu, si mal. Et qu'il n'y a plus de délai, maintenant, pour se préparer à aimer mieux. La guerre inaugure l'épouvante du jugement. « Ce n'est pas maintenant, ce n'est pas en cet état que j'aurais voulu mourir. Encore un peu de temps, Seigneur ! Seigneur, ayez pitié de moi!... »

*
* *

Il n'y a pas cependant de situation humaine que la prudence chrétienne ne soit capable d'envisager pour en tirer le bien de tout l'homme, et on peut ébaucher

les lignes d'un art de vivre en temps de guerre qui tiendrait compte même de cette expérience de la mort que la guerre apporte si souvent avec elle.

Cet art se ramènerait à une acceptation pure et simple. Ici, en effet, les méthodes de dénégation paraissent particulièrement vaines. Toute agonie est une lutte; mais on ne lutte pas contre une agonie. Il n'y a qu'à agoniser bravement. Il n'y a qu'à se laisser aller au fil de cette expérience, et s'habituer à vivre dans la familiarité de la mort, vivre débarrassé de la vie, comme si elle était déjà abandonnée, en arrière, comme un vieux manteau ou cette mauvaise auberge d'une nuit, dont parlait sainte Thérèse. Non pas renoncer à vivre; continuer au contraire de vivre et de faire son devoir, comme le Christ toujours agonisant et toujours agissant, toujours apostolique; mais, comme lui aussi, vivre au-delà de ce qui passe et ainsi dépasser le malheur. Telle est la vraie joie des saints, pour qui l'opposition primaire entre optimisme et pessimisme n'a pas de sens; c'est la joie de gens qui ont dépassé cette vie, qui n'ont pas fermé les yeux devant la réalité de la mort, qui l'ont regardée en face, au contraire, qui en ont soutenu la présence expérimentale, liée, semble-t-il, à plusieurs de leurs étapes spirituelles, puis qui ont tourné la page et qui, déjà, vivent de l'autre côté.

Du seul point de vue humain, ce serait sagesse. Les enfants s'avisent ainsi de regarder, avant de s'endormir, le cauchemar qu'ils redoutent, ayant découvert que cela suffisait à le mettre en fuite. Mais un cœur chrétien a mieux à faire qu'à éviter la peur. Il doit s'en servir pour son bien et la gloire de son Dieu. Ces « agonies toutes pures », comme disait l'autre Thérèse, il faut les aimer positivement.

Je sais ce qu'on pourrait dire à l'encontre. Il s'en faut

bien, en effet, que l'angoisse soit par elle-même bienfaisante. Non seulement elle coupe les jambes, mais elle rend méchant. Elle pousse aussi à la recherche des diversions violentes, permises ou non permises. On les a vus revenir, les évadés de l'autre guerre. « Évadés de l'enfer », disaient-ils. Oui, cela est sûr. Mais évadés de l'enfer *vers le Ciel* ? Hélas! c'est beaucoup moins certain.

Il y a donc des risques. Mais ce n'est qu'une raison de plus pour les courir lucidement et diminuer leur menace en considérant, sur l'autre plateau, la part des profits possibles.

Le premier et celui en lequel tous les autres se résument, c'est la faculté prodigieusement accrue de notre rassemblement en Dieu. Ce qui, normalement, eût exigé une longue maturation et toute une stratégie providentielle d'approches, de retraites, de petites victoires du don de science, va se faire en un moment, par la perception de l'effondrement soudain de toute la vie et de la seule subsistance de Dieu en face de notre âme immortelle. C'est quelque chose comme une *acceleratio partus*. Notre vie est en somme une naissance perpétuellement renouvelée, une mue continuelle, une suite de paliers, une succession de prises de conscience. Ainsi la petite Thérèse s'aperçut-elle, un soir de Noël, qu'elle n'était plus une petite fille. Ainsi chacun de nous approche-t-il peu à peu de « ce qui sera, un jour... » La guerre précipite l'avènement de ces prises de conscience. Elle presse le rythme de la vie au profit des valeurs d'éternité.

Sans le dire à personne, nous entretenons, même les meilleurs d'entre nous, deux espérances; l'une qui va seulement au-delà de l'heure présente et demeure enfermée dans les frontières de ce monde; l'autre, qui va

au-delà de la mort et qui est la seule véritable espérance surnaturelle. La guerre supprime la première et renforce d'autant la seconde. « Qu'ai-je dans le Ciel en comparaison de toi ? demande le psalmiste. Et sans toi, rien ne me plaît sur la terre... Ma chair et mon cœur se consument... Dieu est mon rocher et ma part pour toujours... Pour moi, mon bien est d'être *près de Dieu.* J'ai placé mon refuge en mon Seigneur Jahvé... » Ainsi vieillirent saintement, en quelques heures, beaucoup de petits soldats chrétiens. Et cela fait une singulière différence avec le morne témoignage d'un Stendhal éprouvant à Civitta Vecchia les premières atteintes de la mort et ne trouvant rien d'autre à écrire que ceci : « Je me suis colleté avec le néant. »

Pas plus, sans doute, qu'aucune séparation, la guerre n'est sanctifiante seulement parce qu'elle est séparante. Mais enfin, c'est déjà beaucoup qu'elle accomplisse en quelques moments toute la première partie du programme de l'Apôtre : « *Vivo jam non ego...* Est-ce que je vis ? Non, je ne vis plus... » La grâce du Christ saura bien faire le reste.

*
* *

Mais on n'en finirait pas d'établir le bilan positif de ces croix de guerre qui se présentent matériellement — et pourquoi ne le seraient-elles pas aussi, au gré de Dieu, formellement ? — comme des grâces actuelles tout à fait inconnues, si nombreuses et si fortes, en temps de paix.

Encore une fois, elles se réduisent toutes à ceci que nous sommes « rappelés à Dieu ». Quelques-uns, qui jugeaient de haut une certaine littérature spirituelle où la croix occupe une place, à leur avis, trop envahissante

et qui supportaient à peine qu'on parlât d'un « Dieu jaloux », s'apercevront sans doute, au cours de la grande retraite qui commence, qu'il n'y a rien à craindre et au contraire tout à espérer d'un réalisme chrétien qui met la vie temporelle et ses biens caducs à leur place. Le tout est de lui maintenir son caractère chrétien et de le vivre dans le Christ, le grand Séparé.

Avec lui, il faut dire : « Vous me laissez seul, mais je ne suis pas seul, car mon Père est avec moi. »

Et, avec saint Paul, il faut jeter à tout l'univers furieux et inhospitalier dans lequel nous commençons à mourir, le défi qu'aucune « force adverse » n'a jamais pu relever : « De la charité du Christ, qui me séparera ? »

F. Florand, O. P.

Le rachat du monde continue

A l'heure où l'Europe aggravait, par la guerre, un passé déjà lourd, n'avons-nous pas éprouvé la sensation quasi physique de l'échec du Christ, comme s'il avait souffert en vain? Plus précisément, un grand découragement n'a-t-il pas étreint nos cœurs, quand cet échec nous est apparu celui-là même de nos plus récents efforts, de nos rêves, de notre patient labeur?

Si les foyers ont connu le déchirement de la séparation, les prêtres ont senti brusquement se dissocier les cellules étroitement unies du grand mouvement pour lequel ils peinaient. Dieu avait permis que leur sacerdoce engendrât à la vie surabondante de la grâce une élite de jeunes hommes, ouvriers, paysans, étudiants, acharnés à porter un témoignage inusité : la reconstruction temporelle du pays dans la charité. Déjà, du plus modeste atelier à certains postes de commandement, d'authentiques militants de l'Église militante, dénonçant les conditions inhumaines d'un régime de production qui ne permet pas la justice, s'efforçaient à des réformes concrètes. Et parce qu'il y avait cette sève qui montait du fond de la race, on croyait que la France allait connaître, enfin, un « printemps de chrétienté ».

⁂

Quelques-uns d'entre nous n'ont pas résisté à l'épreuve. Sous prétexte que le temps de guerre allait imposer à la vie sociale des modifications, des contraintes,

des évolutions de tous genres et que les meilleurs artisans du renouveau temporel étaient appelés aux armées, des chrétiens se sont détournés avec découragement de leurs objectifs d'hier. Voici que l'orage, disent-ils, étouffe la vie naissante, et peut-être sera-t-il long encore cet hiver, puisque le formidable brassement des peuples de l'Europe attire les regards les plus lucides loin des tâches providentielles que l'Action catholique avait magnifiées.

Oserai-je dire que, du même coup, s'est affaiblie, en ces âmes-là, la foi dans le Royaume de Dieu, dans *la possibilité d'incarnation sur la terre du Royaume promis*. Elles doutent que soient possibles les approximations successives, constamment rajustées, de cette chrétienté qui doit donner au monde pécheur un visage de justice et d'amour. La guerre a emporté leurs « illusions », alors elles parlent du triomphe, de l'oppression atroce, du Mal, et certaines, atteintes au plus intime de leurs rêves, sont désertées par l'espérance.

Ne voit-on pas un signe de cette désaffection dans l'empressement qui pousse vers les œuvres immédiates de charité tant de bonnes volontés consacrées hier à des tâches de plus longue haleine, intéressant les rouages essentiels de la vie sociale, à ces points névralgiques où le chrétien doit justement renouveler toutes choses dans son inspiration. Certes, il faut « parer au plus pressé », et le service des évacués ou des blessés est primordial. Nous demandons seulement si la générosité n'y cherche point, parfois, un alibi, et si l'abandon de certains postes moins apparemment utiles n'a pas été facilité par la lassitude, par la sensation crucifiante de l'inefficacité pratique du labeur chrétien, interrompu, ou contredit à mort, chaque fois qu'il s'attaque à l'injustice et veut établir sur la terre le règne de Dieu incarné.

***

Or, comment Dieu répond-il à ces découragements ?

A-t-il lui-même renoncé à son Royaume ? notre désarroi serait-il le contre-coup normal d'une première et divine infidélité ?

Nos aumôniers militaires nous suggèrent une première réponse, quand ils décrivent l'activité présente de ces jeunes apôtres dont le départ nous a brisés. Les voici, fraternels, désintéressés, oublieux de leurs soucis pour se charger de ceux des autres, pieux sans affectation, et apprenant à ceux dont le cœur est moins assuré comment l'on confie à Dieu et à Notre-Dame un foyer bien-aimé. Quelle force tire la parole du prêtre quand, de cet Évangile commenté le dimanche, des témoins simples et séduisants traduisent en gestes la vérité. Jamais sans doute à beaucoup d'incroyants le visage du Seigneur n'a paru aussi proche. Parce que, sur la ligne de feu ou dans les innombrables cantonnements de l'attente, le Christ, ce n'est pas seulement un prêtre inconnu, mais ce frère à la vie semblable, ouvrier lui aussi, ou patron, époux et père, ce compagnon voisin de toutes les heures, qui souffre comme les autres, mais qui sait pourquoi.

Le rachat du monde continue. De la masse pécheresse, la Rédemption arrache, un par un, des élus. Et l'une des mains de Dieu, c'est ce laïcat du Scoutisme ou de la J.O.C., qui ne peut plus maintenant porter témoignage dans la profession et s'efforcer à marquer de son empreinte *les institutions* du pays, mais poursuit le plus profond des apostolats : changer *les âmes*.

*
* *

Dieu donne ainsi un démenti admirable à nos pronostics. Il rétablit en même temps la hiérarchie de nos valeurs. Car en venant « sauver ce qui était perdu », le Seigneur est d'abord venu sauver les âmes, et ensuite les biens créés, dans la mesure où leur jeu et leur agencement pourraient favoriser (et non contredire) le salut des hommes. Le Royaume de Dieu est au dedans de nous

et la conquête des âmes est son premier et dernier propos.

L'édification de la Cité dont nous rêvons *continue*. L'œuvre essentielle, l'œuvre sacerdotale par excellence, demeure le seul souci de nos bâtisseurs, dont le baptême a fait aussi des prêtres. Les voici aux prises avec les âmes. Finalement, cela seul compte.

Par ailleurs, le labeur temporel des chrétiens, pour changer la société elle-même et son économie, trouvera sans doute demain des possibilités nouvelles. Car le Règne à venir ne peut pas s'imposer du dehors, et si l'intervention directe dans certains actes de l'autorité est en tous temps réalisable, une rénovation de quelque ampleur suppose dans le pays tout entier des complicités. Un peuple ne prend son visage de Chrétienté, dans ses lois et dans ses relations sociales, que si le Royaume s'est établi au fond des êtres et que, de là, la source monte et jaillit. Aucun pouvoir au monde ne peut alors interdire le printemps.

*
* *

Mais cette réponse de Dieu à nos angoisses ne suffit pas. Certes, l'essentiel est sauf, et l'avenir peut être attendu avec optimisme. Pour autant, le drame d'aujourd'hui demeure, et il est vrai que présentement le froid du monde — *frigescente mundo*, dit l'oraison de la fête de Saint-François — compromet la poussée victorieuse de la sève. Le mal a tout de même eu raison de nos efforts; quelque chose est détruit, qui était beau et qui travaillait avec Dieu à l'œuvre de la Création.

Alors, l'attitude du chrétien doit être celle du paysan quand l'orage éclate et que malgré l'orage, sous la pluie et dans le vent, il s'acharne à sauver sa récolte. L'heure n'est pas, pour lui, d'espérer seulement dans l'avenir, dans le soleil qui, l'an prochain, le dédommagera de sa malchance. La catastrophe peut ne pas être totale, et

l'homme bande ses énergies pour défendre son bien, pied à pied, contre les éléments déchaînés.

Ainsi devons-nous faire face à toutes les coalitions qui mettent en péril de mort, chez nous, à la place même que nous occupons, la civilisation chrétienne. Ceux qui restent doivent *sauver tout ce qui peut être sauvé*, et préférer la tâche ingrate d'hier à toutes les évasions.

Dieu enfouit plus profond, jusqu'à l'âme, le ferment qui doit faire lever toute la pâte. Ne nous contentons pas de cette certitude. Attachons-nous désespérément aux objectifs fixés, afin qu'à leur retour les artisans de la reconstruction temporelle du pays ne puissent pas nous reprocher de n'avoir pas préparé le printemps. Si modestes soient-elles, la sauvegarde de nos réussites chrétiennes s'impose. Ne jetons pas le manche après la cognée.

Si nous sommes fidèles, de cette fidélité concrète et jamais lassée, Dieu se chargera de nous prouver que, suivant le mot de saint Paul, « l'espérance ne trompe point ».

A.-M. Carré, O. P.

Léonard Constant ou la Politique de la Charité [1]

On ne joue pas aux échecs avec son cœur », disait Chamfort. Le mot a été souvent repris par tous ceux qui, en politique, en diplomatie, sur tous les plans de l'activité humaine, se défient de ce qu'ils appellent les « idées généreuses ». Il est évident que partout où il y a rivalité toutes les énergies doivent se bander contre l'adversaire. Le vouloir traiter avec douceur serait aussitôt se mettre en infériorité. Moins on le ménage, plus on est sûr de la victoire. Mais pourquoi vouloir qu'une perpétuelle rivalité, sur tous les plans, soit la loi de l'homme? Lutte contre une nature rebelle, contre les passions déchaînées de ses semblables et contre ses propres passions; lutte contre la misère, contre la maladie : l'homme armé dans une continuelle attitude de défense ou d'attaque ne peut que se durcir et devenir de plus en plus inhumain à lui-même et à son entourage. C'est ce que s'était dit Léonard Constant, et singulièrement, en méditant le problème où revenait toujours sa pensée : celui des rapports de l'autorité et de la liberté. Car parmi toutes les rivalités qui agitent la vie humaine, s'il

1. Nous avons demandé à M. l'abbé Jean Plaquevent d'évoquer pour nos lecteurs l'âme chrétienne de Léonard Constant. Le cas de Léonard Constant pose en pleine guerre tout le problème de la charité chrétienne — d'une charité chrétienne intelligente, réaliste et courageuse —; il le pose et il le résout. Tous ceux qui voudront approfondir la pensée et mieux méditer l'exemple de ce chrétien, liront le beau livre de notre ami : *Léonard Constant*, Éditions du Seuil, 1, rue des Poitevins, Paris.

en est une dont le caractère tragique domine toutes les autres, c'est bien celle du pouvoir humain qui cherche à s'imposer pour donner aux sociétés l'ordre et la paix, et de cette liberté, essentielle à l'homme qui, depuis l'enfant dans la famille, et l'écolier dans l'école, jusqu'au citoyen dans la cité, sent cette autorité comme une entrave et une menace continuelles peser sur l'expérience nécessairement imprévisible de son bonheur. La fréquentation assidue des grands philosophes allemands, et notamment de Nietzsche et de Schopenhauer, qui font du dynamisme humain et de sa pugnacité la principale valeur de la vie, aiguillonnait sa recherche d'une politique de la Charité.

Il savait bien que ce problème est de ceux qui ne se peuvent résoudre dans l'abstrait et qui restent insolubles dans le concret, si l'on n'a pas commencé par changer leurs données. Et surtout si, ces données concrètes, on ne les a pas d'abord expérimentées pour l'essentiel en les vivant soi-même. Car la donnée principale de ce problème n'est autre que l'individu humain. C'est d'un type d'homme nouveau plus détendu dans la maîtrise de lui-même, plus ouvert au mystère d'autrui, qu'il rêvait pour l'apaisement du monde. Et c'est, sans doute, ce qui dès ses vingt ans l'avait orienté vers l'éducation populaire et, pour le salut des jeunes âmes destinées à en sauver d'autres, vers la classe de philosophie.

Là, il enseignait avant toutes choses une attitude de l'esprit, une manière de poser son regard sur ce qui est étranger, « un œil simple et droit, qui éclaire ce qu'il regarde et qui fait qu'on est tout entier dans la lumière », aimait-il redire, faisant écho à la parole de l'Évangile. Il ne voulait pas que l'on considérât, à priori, les doctrines comme des thèses à réfuter. Il arrachait de son mieux les élèves aux simplismes atroces des manuels où l'on démolit, en quelques formules péremptoi-

res, chaque système résumé de telle sorte que son auteur ne le reconnaîtrait plus. Pour lui, il y avait moins des philosophies que des philosophes, moins des livres que des hommes, avec la matière individuelle et ineffable de leur vie, de leur recherche, de leurs échecs et de leurs trouvailles. Avant de condamner il voulait qu'on tentât de comprendre, parce que condamner ne sert à rien, mais tenter de comprendre enrichit toujours. La belle affaire que constater une erreur ou la proclamer ! L'important est de savoir par quel chemin un esprit s'est égaré, et par suite de quelles réactions, de quelles illusions, de quels vices inhérents au langage, à l'ambiance intellectuelle de son temps ou à son drame personnel. Ce qu'on retire d'une telle enquête, ce n'est pas une topographie de la pensée humaine impossible à esquisser, même à grands traits, dans des têtes de dix-huit ans, mais le commencement d'un art d'explorer les âmes, de s'en garder, de les excuser, et si on le peut quand ils sont notre prochain, de les sauver. C'est de la sorte qu'il entendait et tâchait d'enseigner l'histoire de la philosophie, la purgeant ainsi de ce que son défilé de systèmes hétéroclites peut avoir de déprimant pour l'esprit. Un grand « *Misereor super turbam* » en était la conclusion portant non plus sur le peuple ignorant, mais sur ceux qui pensent l'éclairer, et la vertu qu'il cherchait à forger par ce moyen était cette humilité intellectuelle à laquelle il attachait le plus haut prix. D'où son horreur de ces philosophes spiritualistes du XIX[e] siècle, de ces « régents de l'intelligence » à la Royer-Collard ou à la Victor Cousin qui, non seulement, traitaient tous les autres penseurs qu'eux-mêmes en adversaires, mais encore « tous leurs adversaires en coupables ».

Le professeur ne s'installe pas dans sa chaire comme un juge : il est debout et il requiert comme le grand Procureur de la Philosophie.

Retenez, ajoutait-il, ce caractère imprimé au spiritualisme français.

Le moindre inconvénient d'un dogmatisme de telle allure est de nous faire passer, avec une sérénité olympienne, à côté des véritables problèmes, ceux qui, loin des batailles verbales, déchirent en secret le cœur des hommes; et, certes, il n'est pas d'un empirisme exagéré d'affirmer que la lumière aussi se juge à ses fruits, que la seule lumière authentique est « lumière de vie », qu'elle ne rayonne pas des thèses, mais des personnes qui savent la monnayer en don d'eux-mêmes.

L'anti-intellectualisme est tout autre chose et ceux qui en ont accusé Léonard Constant n'ont que l'excuse de ne l'avoir pas compris.

C'est parce qu'une pensée, fût-elle la plus juste du monde, qui s'arrêterait à son énonciation, ne le satisfaisait pas, qu'il s'était jeté si tôt dans l'action. On sait comment le Sillon absorba, de 1904 à 1910, le meilleur de ses énergies. Ce qui l'y attachait avant tout, c'était le besoin de réaliser cette apologétique fraternelle, seule efficace, qui consiste à d'abord aider une âme pour mériter de la connaître, et à parfaire le don de l'amitié en s'employant à lui apporter de la part de Dieu un peu de lumière.

Comme il se défiait alors des maladresses si souvent inévitables à notre orgueil dans la défense de la vérité ! Il n'hésitait pas à écrire que la vérité religieuse, comme elle est trop souvent présentée, pouvait être « une occasion de scandale et de mort ».

> L'apologie de la vérité se fait parfois si hautaine, si dure, qu'elle éloigne, qu'elle perd, qu'elle repousse dans l'erreur et le mal ceux qu'elle était destinée à sauver. C'est qu'alors on a vu des adversaires à combattre là où il n'y avait que des âmes à délivrer.

Et il ajoutait :

> La vie éternelle n'est que la confirmation de l'attitude

que nous avons prise dès ici-bas envers Dieu et envers les hommes : elle est l'amour transformé en possession définitive de son objet. Mais on ne suscite les âmes à la vie éternelle qu'à la façon dont on éveille à l'amour, en aimant soi-même sans réserve.

Or, loin d'être un obstacle à cette ouverture des âmes à la vie éternelle, la vie temporelle lui semblait, entre les mains du chrétien, devoir se transformer en moyens. L'Évangile, en effet, donne la méthode. Le Christ lui-même, qui pourrait éclairer les âmes directement, commence par les détendre, les apaiser, les ouvrir par l'aménité d'un sourire, le bienfait d'un service rendu. Toute œuvre de justice sociale avait, aux yeux de Léonard Constant, ce prix inestimable de mettre, avant tout, ceux qui souffrent ou qui sont révoltés, en paix et en amitié pour que la vérité les puisse atteindre. Non par un vil marché de prosélytisme, mais par un enrichissement humain, une croissance qui permît d'accéder aux dons supérieurs.

Comment l'homme qu'abrutit sa tâche pour le seul gain de la nourriture quotidienne, aurait-il non seulement le loisir, mais même le goût de penser ? Dès lors, quel crime envers l'humanité ignorante, souffrante, et révoltée, que de la traiter en ennemie ! Quand on parle d'une politique de la charité, il s'agit moins alors d'une science statique que d'une tactique de recherche des besoins de l'homme (« cet être plein de besoins », comme dit Pascal), et de la meilleure manière de les satisfaire tous équitablement, autant qu'il est possible sur la terre.

Aux techniques envahissantes qui nous dominent et n'intéressent que les choses il voulait opposer, jusque dans les plus humbles domaines d'activité, ce qu'il appelait des « techniques humaines ».

Il y a, écrit-il, une technique humaine du commerce pour acheter, vendre, obtenir ou consentir des crédits, recruter et diriger un personnel, il est essentiel de connaî-

tre les individus et les collectivités à qui l'on s'adresse, les mouvements de leurs désirs et de leur imagination, les ressorts de leur volonté... il y a des conditions intellectuelles, sentimentales, sociales de la croyance qui doivent être connues de quiconque fait œuvre de persuasion dans une visite ou une lettre d'affaires. Et les relations commerciales avec l'étranger supposent non seulement des connaissances géographiques et économiques, mais surtout des notions exactes sur la psychologie des différents peuples.

Parlant du désir du profit, ressort principal de l'activité commerçante, il s'épouvantait de sa « prodigieuse puissance » :

> Essentiellement égoïste, écrit-il, cette tendance livrée à elle-même se trouve servir sans l'avoir cherché l'intérêt général de l'humanité, mais non sans que de terribles méfaits se mêlent à ses bienfaits. Les écoles socialistes et coopératistes se proposent de supprimer ce ressort ou de la subordonner très étroitement à d'autres.

Léonard Constant n'était pas partisan de supprimer ce ressort. Son principal grief contre les systèmes coopératistes est qu'ils suppriment pratiquement l'intérêt personnel du producteur ou du commerçant pour lui substituer un dévouement à l'intérêt général plus qu'aléatoire. Il faudrait une constance dans l'élévation des motifs et un héroïsme dans le désintéressement dont l'homme, livré à lui-même, est couramment incapable. Vouloir que l'employé substitué au commerçant responsable, dans une coopérative, ne travaille plus que pour l'intérêt général de l'organisation dont il dépend, c'est méconnaître la condition naturelle de l'homme. L'individu a besoin, pour bien faire ce qu'il fait, d'être personnellement intéressé à sa réussite, de subir par des pertes personnelles les conséquences de ses erreurs et de ses échecs. Ces conditions particulières à chacun ne sont pas à bannir, sinon on sort de l'ordre naturel des choses et on se lance en pleine utopie. Mais il ne faut

pas que ce soit sans *l'avoir cherché* que le désir du profit serve à l'intérêt général de l'humanité. Que de circonstances dans lesquelles un producteur ou un commerçant, qui a compris charitablement l'intérêt de son client en le traitant vraiment comme son prochain, peut servir cet intérêt d'autrui en même temps que le sien ! Il faut qu'il y pense, il faut qu'il le veuille, qu'il s'y ingénie sans cesse, et c'est ainsi que dans la politique même des affaires, l'intelligence des besoins du prochain et la volonté de le servir, la charité en un mot, peut non seulement trouver sa place, mais s'installer au centre des rapports humains et les commander.

Les systèmes socialistes qui prétendent, au contraire, subordonner étroitement le ressort de l'intérêt personnel à celui de l'État, ne lui inspirent pas une moindre défiance, car alors tout devient anonyme et irresponsable, et là où il n'y a plus de rapports entre des personnes, mais seulement entre des offices de service, des fonctions ou des sociétés anonymes, il n'y a plus place pour la charité, chose intime et vivante qui ne peut s'exercer entre les hommes que dans leur conscience et leur cœur.

D'où le caractère inhumain des contrats passés entre des sociétés sans égard aux intérêts particuliers des personnes qui les composent, sans rigoureux souci des conditions particulières dans lesquelles chacun devra subir les conséquences du contrat.

La nécessité de limiter et de contrôler la liberté des contrats, de reviser institutions et lois,

> ... dont les unes contribuent à la facilité et aux développements du commerce lui-même et dont les autres le subordonnent aux intérêts de la nation ou de la personne humaine...

lui faisait esquisser un programme immense de recherches : confrontation du code civil, du code de com-

merce et du code de travail, du rôle de l'État en temps de paix et en temps de guerre, etc...

Qu'est-ce, en effet, qu'une loi de charité qui prétendrait demeurer au fond des cœurs et ne servir qu'aux méditations et aux aumônes, et qui n'envahirait pas pour l'instaurer sur le Christ, tout l'art complexe de vivre en société ?

C'est ainsi qu'à l'agressivité des conflits d'idées ou d'intérêts, il substituait un autre ressort : l'élan dans ce qu'il appelait la conquête des cœurs. Or, pour les pouvoir conquérir, ce qu'il faut avant tout, c'est faire droit à toutes leurs exigences légitimes. Que justice soit faite, qui sans doute n'est pas une égalité mathématique. Mais comment admettre que les uns aient tout quand d'autres n'ont rien; que le superflu abonde d'un côté quand le nécessaire manque de l'autre, et cela aussi bien entre les individus qu'entre les peuples ?

Là est la première condition de la paix. Or l'idée qui dominait Léonard Constant était précisément celle de condition. Comme pour la vraie liberté des contrats, il y a des conditions de la paix de l'homme, de la paix intérieure d'un peuple et de la paix des nations entre elles, qui, si l'on se refuse à les réaliser, rendent utopiques et dangereuses toutes esquisses de détentes, toutes tentatives de désarmement. C'est pour ces conditions de justice qu'il faut lutter, qu'il faut souffrir, qu'il faut au besoin sacrifier sa vie.

Ces conditions, tout porte à croire qu'au dedans de lui il les avait réalisées. Nul ne l'a approché sans avoir éprouvé, à quelque moment, le sentiment d'être en présence d'un saint. Sa sérénité souriante, l'aisance exquise avec laquelle il cachait, sous des dehors de confortable nonchalance, un immense labeur, son incessant bonheur à nourrir en lui de tous les dons quoti-

diens de la terre et du ciel une louange reconnaissante, son attention surtout aux besoins, aux souffrances, aux plus subtiles et plus menues difficultés d'autrui, tout en lui rayonnait cette charité dont il avait fait le tout de la vie. On ne lui connaissait pas de dévotions particulières, non qu'il en méprisât aucune, elles n'étaient, je pense, à ses yeux que les innombrables vagues d'un océan d'amour que son regard préférait embrasser. Le goût d'un silence adorant, une présence de Dieu vivante constituait, avec un continuel recours à tout propos aux directions de l'Évangile, toute sa spiritualité.

Un silence adorant, je crois que c'est le mot qui résume le secret de son attitude authentiquement chrétienne en toutes circonstances. Ce silence servait de fond et de source à tout ce qu'il faisait, écrivait, disait, il en emplissait tous les intervalles laissés libres par son don de lui-même au prochain, il en dérobait le trésor, pièce par pièce, aux allées et venues forcées, aux escaliers qu'on descend, qu'on monte, aux insomnies et aux heures de chaise longue imposées par la maladie; plus tard aussi, je pense, à ces longues randonnées, l'arme à la bretelle, et au beau recueillement des affûts de chevreuil dans les bois. Il lui importait autant de saisir l'occasion divine du silence que celle de la parole et de l'action bienfaisante. Car pour se donner vraiment à son prochain pour l'amour de Dieu, c'est à Dieu qu'il se faut offrir d'abord, directement, dans ces intervalles de silence dont le Verbe ponctue lui-même la musique de nos destinées.

Rien de plus éloigné pourtant de l'âme d'un Léonard Constant que cette concupiscence de la tranquillité où tant de lâchetés se cachent chez beaucoup de pieuses gens. Entre ces mains, qui ne sont que trop portées à se joindre pour ne pas se fatiguer à rien d'autre, certains livres, même orthodoxes au pied de la lettre, ne sont pas toujours des guides très sûrs. Il y réagissait avec force. J'ai dit la place centrale qu'oc-

cupait, dans sa pensée de derrière la tête, l'idée de condition. Cette idée dominait non seulement toute sa métaphysique intime, mais toute sa spiritualité. L'univers entier conditionne le mondre fait et lui enjoint de toutes parts l'ordre divin qui le commande et l'accomplit, sauf lâcheté, sauf refus de la liberté humaine. S'y dérober sous de pieux prétextes lui semblait tricher, se mettre hors jeu.

Humiliant aveuglement, dû à mon ignorance totale de la contemplation et, sans doute aussi, de l'action, de cette action intérieure que le P. Lallemand oppose à l'autre, je n'arrive pas à voir ce qu'il y a de moral dans cet état mystique.

Je retiens bien que cette manière de prier engendre une « parfaite abnégation de soi », une indifférence transcendante vis-à-vis de tout objet créé. Par suite, plus d'égoïsme, plus de parti pris personnel, plus d'idolâtrie. Infiniment au-delà de ce que veut Kant, nous sommes au point de vue de l'universel.

Oui, mais nous sommes des êtres particuliers, *placés dans des conditions particulières, ayant affaire à des créatures particulières* [2].

Ces conditions particulières étaient pour lui les innombrables manières (et souvent très inattendues) dont l'amour que Dieu a pour nous provoque nos cœurs à lui répondre. A ce jeu il faut être attentif et présent de tout son être. D'abord être prêt, c'est-à-dire en forme, ingambe par la fraîcheur en nous de la grâce sanctifiante : une détente souple et ferme, un calme ardent. Puis le bon réflexe à l'instant même, un bond à droite, à gauche, en arrière, en avant; le saut ou le juste revers, quand fond la grâce actuelle. Et à tout coup c'est un acte d'amour qui fait balle.

2. C'est nous qui soulignons.

Si l'on passe du champ intime de la conscience à celui de la famille et de la cité, comme on retrouve partout ses semblables, semblable problème est à nouveau posé, seulement à une autre échelle, et les solutions, si elles changent de technique, restent semblables dans leur fond. C'est encore la même charité attentive aux conjonctures de l'aventure humaine qui reste pour lui la seule clé. C'est elle qui pose les conditions de la paix. Il tâche de les étendre, à force de compréhension et d'amitié, de lui-même à son cercle familial et jusqu'à la tragique énigme posée par l'état de la société française. Et là, il voyait bien jusqu'où l'engagement peut mener. Le Christ nous a aimés jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la croix. Il n'est pas de dévouement entier à la cause de la justice qui ne s'achève en crucifiement, Léonard Constant le savait, l'acceptait d'avance :

> Nous sommes tous intéressés, nous *hommes*, à ce que l'humanité autour de nous, dans la personne de nos frères, ne soit pas avilie, amoindrie, mutilée.
>
> Mais prenons garde. C'est un terrible engrenage que celui de la lutte contre l'injustice, contre l'erreur et contre le mal : lorsqu'on y met un doigt, c'est le corps et l'âme et la vie tout entière qui sont saisis et entraînés par le tourbillon.
>
> Songez, en effet, à toutes les causes qui s'imposent à vous : songez à tous les faibles, ouvrières à domicile, femmes et enfants des verreries, et tous ceux et toutes celles que leur travail déprime, mutile et fait mourir avant l'âge. Voyez défiler tout ce lamentable cortège; ne serez-vous pas contraints de dire : il faut aussi que je songe à tous ceux-là ? Et ce n'est pas seulement la vie physique qui est menacée, c'est la vie morale qui est guettée partout par des entreprises de dégradation : les cafés-concerts et leurs chants malpropres, les journaux, les gravures, les brochures qui salissent partout l'âme blanche des tout-

petits. Ne ferons-nous rien aussi pour balayer toutes ces ordures ?... Voulant la salubrité physique, ne voudrons-nous pas la salubrité spirituelle, le développement normal et sain de l'esprit et du cœur, tout ce qui, enfin, rend la vie digne d'être vécue, tout ce qui la sauve de l'absurdité ?

J'entrouvre devant vous un horizon de luttes infinies. Mais n'est-il pas vrai qu'à réfléchir sincèrement sur le seul problème de l'anti-alcoolisme, nous sommes conduits à travers ces aventureuses réponses ? C'est la lutte incessante autour de nous. C'est une inquiétude jamais calmée. Mais la vie autrement comprise a-t-elle encore, je vous le demande, un sens et une beauté ?

Dans cette lutte, il avait tellement compromis sa santé que la guerre de 1914 le laissa dans une inaction qui lui pesait atrocement. Non, certes, qu'il eût le goût de la guerre, elle lui était en abomination, mais ce qui l'attirait dans cet immense holocauste, c'était son sens rédempteur et la possibilité d'une immolation. Le Dieu qui sonde les reins et les cœurs le savait et se réservait l'héroïsme de cette âme pour un sacrifice plus pur. Pour illustrer sa pensée, non seulement par sa vie, mais jusque par sa mort, Léonard Constant ne devait verser son sang contre personne, mais vraiment pour tous, amis ou ennemis, pour leur réconciliation et leur paix. De l'activité pédagogique et sociale, un appel du pays lors de l'occupation de la Rhénanie l'avait haussé jusqu'au plan international. Il comprit aussitôt quelle mission lui était ainsi proposée.

Une tâche s'impose à nous, là-bas, dans la Rhénanie occupée; c'est de faire comprendre la France à ces Allemands de l'Ouest, depuis si peu de temps soumis à la discipline morale de la Prusse, c'est de les comprendre nous-mêmes, et, comme on ne comprend que ce qu'on aime, de manifester ce qui, dans l'âme française, correspond le mieux aux meilleures aspirations de l'âme allemande, disons mieux : de l'âme humaine en général.

... Mais une chose reste certaine et merveilleusmnt capable de nous entraîner à l'action : c'est que nous n'avons

qu'à rester fidèles à nous-mêmes, à notre hostilité contre tout impérialisme, qu'il soit la dictature d'une classe, d'un homme ou d'une nation, à notre culte d'une justice supérieure à toutes les patries, y compris la nôtre, nous n'avons qu'à rester hardiment fidèles à nous-mêmes pour que nos doctrines trouvent accès partout, en Europe, dans le monde. Elles y propageront,, avec les battements généreux du cœur français, les exigences sacrées de l'esprit chrétien. Elles y travailleront efficacement à la plus divine des causes humaines : celle de la fraternité universelle.

Il s'y met, dès son arrivée, avec son entrain ordinaire. De Boppart, il écrit joyeusement :

Nous débarquons après la traversée des défilés héroïques. C'est bien, c'est très bien, évidemment, mais nous ne sommes pas renversés d'enthousiasme. Le meilleur est la douce glissade au fil de l'eau, la tête dans la brise. Autour de nous, on a mangé et bu sans arrêt et, même la bouche pleine, on chantait juste.

Puis de Mayence, très vite :

Le clergé se réserve encore. Mais les laïcs, autour de quelques bonnes bouteilles de vin du Rhin, ont accepté d'utiles rapprochements.

Il multiplie les conférences, les rencontres de personnalités. Il correspond avec Foerster, avec Joseph Probst qui, bientôt, le tutoie et l'aime comme un frère. Il se gagne les cœurs jusque dans la rue, par les gestes chrétiens qui lui sont coutumiers. On sut bientôt dans tout Mayence que ce « Herr professor » français qu'on voyait chaque jour à la messe, et qui parlait si bien en public, avait poussé, tout le long d'une ruelle montante, la carriole d'une vieille bonne femme. Sa classe, d'abord exclusivement fréquentée par des élèves français de Mayence, et d'autres qui l'y avaient suivi, venant de Pau, de Niort et d'ailleurs, se rem-

plissait de plus en plus d'élèves rhénans. Conversions et baptêmes se succédaient de nouveau.

« Un sauveur d'âmes », dira Mgr Rémond.

Mais dans l'entrain de cette conquête, sa lucidité restait entière à l'endroit des lourdes menaces dont, pour lui, l'avenir restait plein.

Au reste, l'occupation va vite lui compliquer la tâche.

Retour d'un voyage à Paris, au début de 1921, il écrit non sans inquiétude :

J'ai retrouvé ici le printemps définitivement installé, un temps très beau, trop beau. Le Rhin presque sans eau et la terre toute sèche. Il n'y aura pas de fruits dans notre jardin, les gelées de ces derniers matins ont tout détruit. Quant au moral allemand, je ne l'ai pas retrouvé plus favorable à notre égard. Non pas que les gens d'ici nous témoignent dans la vie privée plus d'hostilité. Mais nous sentons que tout le peuple allemand d'en-deçà et d'au-delà du Rhin fait un bloc unanime, maintenant, pour résister aux exigences de réparations et s'obstiner dans l'affirmation qu'il n'est pas responsable de la guerre. Sur ce dernier point, les dirigeants, les journaux, les organisations qui donnent le mot d'ordre ont admirablement manœuvré : ce peuple a gardé sa « bonne conscience » de 1914. Un peu ébranlé en 1918 et commençant à entrevoir, par sa défaite même, que ses ambitions avaient été folles et malhonnêtes, il s'est ressaisi aujourd'hui, a oublié ses scrupules et ne songe plus qu'à éviter les conséquences pénibles de ses fautes en proclamant son innocence. Nous allons, ces jours-ci, lui appliquer des sanctions militaires, occuper la Rhur, etc. Mais après ? Il est redoutable de penser que rien n'est fait au point de vue de la transformation de son esprit. Ce serait là la vraie victoire. Tant qu'elle ne sera pas obtenue, l'autre victoire sera bien infeconde... Et pendant combien de temps en jouirons-nous ?

Puis, en mars de la même année :

Nous sommes évidemment, depuis la guerre, au plus

mauvais moment des rapports franco-allemands. Pénétration, sympathies franco-rhénanes, échange de deux cultures, autonomie du Rhin. Tout cela est bien compromis par le rappel de la note à payer pour la casse de 1914 à 1918... Pendant plus de deux ans, ils s'étaient habitués, de ce côté-ci de la frontière, à penser que cette dette ne se règlerait jamais. Ils sont effarés maintenant, et furieux. Cela va simplifier, pendant quelque temps du moins, le travail des Français qui se préoccupaient de « pénétration ». Pas de conférences comme l'année dernière, pas d'entretiens organisés, peu de dialogues, des rapports distants. Les Français en profitent pour s'occuper un peu plus des Français.

Cependant, il ne se décourage pas, il cherche partout, pour son œuvre de pénétration, à découvrir de bonnes familles rhénanes, ravies (étant donné la dure situation pécuniaire) de prendre pour pensionnaires de jeunes Français ou Françaises. Il sait tout ce qu'une jeunesse de chez nous, trop peu connue à l'étranger, mais aimée de lui, choisie par lui, et répondant à son appel, peut avoir d'action sur les âmes. En France, hélas! les familles sont difficiles à décider. Il insiste :

Je sais bien, écrit-il à une élève paloise, qu'on ne sépare pas facilement ce qu'unit et abrite le 33 de la rue du 14-Juillet, qu'on ne renonce pas aisément au plus beau ciel du monde, même pour les bord du Rhin.

Mais il y aurait l'influence française à faire rayonner ici... La méthode proprement politique est un peu entravée, en ce moment. Il reste la séduction, la conquête des cœurs que ni Lloyd George ni Wilson ne peuvent empêcher si elles s'exercent par des Français et des Françaises, comme celles qui peuvent nous venir du Béarn. Il reste l'emprise par la musique, et cette suprême raison devrait mobiliser ici non seulement vous-même et votre maman, mais tout le 33 avec la voix de Mme Duplan et l'archet de Francis.

*

Pour ce peuple endolori, plein d'oreilles avides, la

France est musicienne : il y a Rameau, il y a Couperin. Ah! si nous savions nous y prendre! un peu moins de cette basse politique financière, un peu plus de nos charmes, des ressources infinies de notre génie et de notre âme! Il rêve de ces petits coins de salon comme il en a connu en Béarn, en Vendée ou dans le Limousin. Là rien n'était médiocre, ni le piano, ni le violon, ni les voix, ni les âmes.

Hélas! ce qu'il entreprenait était œuvre de longue haleine, œuvre séculaire. Plus on creuse profond et moins on avance vite, en apparence du moins, et il y avait tant à retourner pour rafraîchir le sol, et faire lever des semences nouvelles! « Nous mourrons dans notre Sillon », avait-il chanté pendant toute sa jeunesse, qui s'achevait à peine.

En attendant, il n'y avait qu'à continuer patiemment, joyeusement, en ayant pitié des hommes, et en regardant du côté de Dieu. Il n'y avait qu'à rester attentif à ces « conditions particulières » qui, d'instant en instant, appellent l'acte qui rachète et qui sauve, conditions qui, de ricochet en ricochet, nous amènent jusqu'au don suprême. Et c'est ainsi qu'un jour comme les autres, le commandant de Saint-Germain était venu le chercher pour la chasse.

Il eut un moment d'hésitation : il avait dit à Mlle B. que, peut-être, il passerait la voir dans l'après-midi. Mlle B. était une brave institutrice française. Elle était alors dans l'épreuve et se sentait, à Mayence, très éloignée de sa province. Cette visite n'était pas promise. Il aurait pu la remettre à un autre jour. Pourtant il s'y sentait moralement tenu. Le commandant de Saint-Germain eu beau insister, décidément, c'est la chasse qu'il valait mieux remettre à un autre jour. Aux re-

commandations de prudence, il répondit en rassurant tout le monde.

Une certaine agitation régnait, en effet, depuis quelques jours à Mayence, les séparatistes ayant occupé plusieurs monuments publics. Mais, au vrai, il ne pensait pas qu'il y eût la moindre imprudence à passer par la Schillerstrasse. Il devait aller à la bibliothèque prendre un renseignement pour sa classe du lendemain; il avait aussi dans sa poche une lettre d'Archambault, demandant, s'il y avait lieu, quelque papier pour la *Nouvelle Journée*, sur les événements de Mayence. Au Kreisamt, le bâtiment de la circonscription qui était sur son chemin, il trouverait peut-être affichée quelque nouvelle.

Et je crois le voir s'éloigner de son grand pas léger, les yeux tout à coup absents de ce monde, ou merveilleusement présents aux moindres détails. Devant le Kreisamt, il était encore sur le trottoir opposé, lorsque arrive une auto dont les occupants veulent déployer le drapeau séparatiste. La foule assaille la voiture, arrache le drapeau et le déchire. Une bagarre s'ensuit, des coups de revolvers claquent. Léonard Constant voit un vieillard rouler à terre sous les pieds des manifestants. Il se précipite, mais à peine s'est-il élancé qu'un enfant s'écroule à quelques pas, la gorge trouée. Il commence par lui, le saisit dans ses bras, perce la foule jusqu'à l'entrée du Kreisamt, abrite le petit blessé et ressort aussitôt chercher le vieillard, toujours à terre sous les coups de pieds. Cette fois, les balles sifflent de tous côtés, il écarte les combattants, leur fait honte, de la voix, du geste, se penche sur l'homme évanoui, et, comme il se relève, est atteint d'une balle à la tête.

Le coup avait été tiré d'une fenêtre, sans viser, bêtement, « pour faire peur », dira l'homme devant le Conseil de guerre.

Quelques minutes plus tard, la même voiture d'ambulance emportait côte à côte le vieillard, l'enfant et celui qui venait de les sauver. Il ne devait plus repren-

dre connaissance et, après une trépanation inutile, expirait à l'aube du lendemain : le mercredi 24 octobre 1923, à 5 heures du matin.

Alors il se produisit ce miracle : l'agitation, portée à son comble au cours de la nuit et qui menaçait de dégénérer en guerre civile, dès que cette mort fut annoncée, s'arrêta instantanément.

Un peu plus tard commençait, pour lui rendre hommage, un interminable défilé, et ce furent des funérailles inoubliables. « On a parlé de quarante mille à soixante mille personnes », en majorité des Allemands. Nationalistes et séparatistes étaient officiellement représentés. Derrière le cercueil marchaient six orphelins (un septième allait bientôt naître). Dans la foule comme dans le cortège, des hommes, des femmes pleuraient. Autour du catafalque s'amoncelaient les fleurs. Quelqu'un me dit avoir aperçu, comme il passait auprès, un petit bouquet roulé à terre, fait de fleurs de champs et de fougères pauvrement liées d'un peu de ficelle. Un bout de papier déchiré portait, écrit d'une main malhabile : « De la part du vieux vaguemestre russe. » Qui était ce vieux vaguemestre russe? Ses amis étaient innombrables.

Puis, au cimetière, un mot sonna, parmi les discours, qui était celui de la situation :

« Seul signe de paix sur l'Europe, le drapeau rhénan, mis en berne, s'inclinant sur la tombe de Léonard Constant. »

Ce Français, brusquement jeté par son devoir quotidien entre des étrangers pour ne pas dire des ennemis, leur avait prouvé à quel point il était leur frère. En conclusion de l'enseignement de toute une vie, il avait montré ce que peut un seul homme pour la conquête des cœurs et pour la paix du monde, lorsqu'il est seulement un chrétien.

JEAN PLAQUEVENT.

Paris, octobre 1939.

La mystique de Cottolengo

Charitas Christi urget nos. Telle est la devise de la *Piccola Casa*, qui s'appelle *Piccola Casa della divina Provvidenza.* En ces quelques mots se résume l'esprit du fondateur et de ses œuvres : vivre uniquement par l'amour de Dieu et pour l'amour de Dieu, dans un abandon total à l'amour qui pourvoit à tout.

Ainsi formulé, ce programme semble banal : n'est-ce pas l'idéal de tout ordre et de toute congrégation ? Examinons cependant comment Cottolengo l'a conçu et réalisé, et il nous paraîtra d'une originalité extraordinaire. Qui est poussé et possédé par la charité a tout donné à Dieu et ne compte plus que sur lui : les saints ont compris que cette attitude est celle de la pauvreté absolue. Mais la pauvreté absolue, avec la confiance sans limite qu'elle implique, est quasi impossible à pratiquer. Saint François d'Assise a essayé le premier de prendre à la lettre les paroles de Jésus : « Vendez tout ce que vous possédez... N'emportez rien pour la route, ni bâton ni bourse ni argent... » Un tel dénuement était peut-être réalisable au XIII[e] siècle pour un groupe d'hommes du peuple errant dans les campagnes d'Italie et consacrant leur vie à la prière et à la prédication. En tout cas, dès qu'on se résolut à étudier et à habiter dans des couvents organisés, il fallut bien trouver des accommodements avec les principes. En vain les « Spirituels » s'acharnèrent orgueilleusement à maintenir dans toute sa pureté la conception primitive, saint Bonaventure dut malgré eux accepter quelques limitations

à la pauvreté des maisons. On sait combien François d'Assise était indifférent à l'argent ou plutôt combien il l'avait en horreur. On sait moins que Philippe Néri est sur ce point l'héritier authentique de l'esprit franciscain, avec la nuance rieuse et comique qui est la sienne. Qu'il n'ait jamais voulu entendre parler des biens légués par son père ou de ceux que lui destinait sa sœur Élisabeth, sans par conséquent en disposer pour quiconque, cela est déjà très séraphique. Mais lorsque Costanzo Tassone lui laisse en legs une bonne somme d'argent, et qu'il se sert du testament pour faire un couvercle à un pot; ou quand il cesse de visiter Prospero Crivelli malade, parce que celui-ci parlait de lui laisser son héritage; ou quand il met sa joie à recevoir en aumône les souliers usés du cardinal Alexandrin et à ne manger que les pagnottes et les salades et les œufs donnés par d'autres cardinaux [1], nous sommes sur la ligne qui part de François d'Assise et aboutira à Cottolengo. Seulement, si Philippe Néri a pratiqué pour lui la pauvreté avec la même rigueur que le fondateur de l'Ordre séraphique, et s'il l'a recommandée avec insistance à ses disciples (*chi ama la roba, non avrà giammai spirito*, qui aime les biens, ne sera jamais un spirituel), il n'a pas cru possible de la leur imposer. Or Cottolengo a réalisé la gageure que Philippe n'aurait jamais risquée. Avec pleine conscience de l'impossibilité humaine de l'entreprise, il a voulu faire pratiquer la pauvreté franciscaine, c'est-à-dire vivre uniquement d'aumônes sans rien garder pour le lendemain, par un ensemble de milliers de malheureux et de milliers de femmes et d'hommes servant ces derniers. Or il a réussi, et il a réussi précisément par la pauvreté elle-même à subvenir à toutes les dépenses : le moyen est la foi au miracle perpétuel que Dieu opère en faveur de cette œuvre. Qu'au XIX^e^ siècle et au XX^e^ cette foi héroïque soit possible; que l'idéal évangélique de la pauvreté et de la confiance en Dieu soit réalisé sous nos

1. Bacci, *Vita di S. Filippo Neri*, libro II, capo XV.

yeux en sa pureté, alors que jamais il n'avait pu l'être pendant un temps notable; qu'une dizaine de milliers de créatures humaines vivent uniquement, depuis près de cent ans, des aumônes qu'ils ne quêtent pas et que l'œuvre dure toujours, c'est parmi nous une manifestation éclatante de la puissance de Dieu et c'est pour le monde un témoignage d'une valeur et d'une force inouïe. Méditons ce message que Dieu nous adresse.

Mgr Gorrino attribue à Cottolengo ces paroles textuelles; il les disait si souvent qu'elles se gravaient dans les mémoires : « Cette Petite Maison ira toujours bien tant qu'elle n'aura rien à soi, mais si elle avait ce qu'il faut, elle commencerait à déchoir. Dans cette Petite Maison, bien qu'il entre de grandes sommes, elle devra ne jamais se croire riche, ni compter dessus : si elle veut avoir le soutien de la divine Providence, elle devra toujours se régler comme si elle n'avait rien. Aussi la règle de sa vie et de ceux qui y habitent devra toujours être celle du pauvre : le pain et l'habillement autant que cela suffit à la nécessité. »

— Et le surplus, lui demandait-on, comment devrait-on le dépenser ?

— A augmenter toujours les locaux pour les pauvres, ou à le donner à d'autres pauvres hors de la *Piccola Casa.*

Le principe était donc posé, qui se pratique encore aujourd'hui : tout capital reçu est immédiatement consumé : « La Providence nous envoie l'argent pour que nous le dépensions, non pour que nous le gardions inerte; s'il s'agissait de le conserver, elle le ferait beaucoup mieux que nous. » Il disait, en style philippin : « Ne gardons pas les pièces de monnaie d'un jour à l'autre, elles seraient capables de se disputer dans la bourse. » Et c'est ce qu'il faisait : lorsque le soir il restait de l'argent, il le remettait à Garelli pour que celui-ci le plaçât sur une chaise : « L'argent ne doit pas être enfermé, la *Piccola Casa* ne doit pas avoir des coffres-

forts pour le conserver. » Arrivait-il par hasard qu'une pièce tombait sur le plancher, il la poussait du pied hors de la chambre. Quelquefois une Sœur, entendant ce frôlement, venait voir ce qui se passait : « Rien, rien, disait-il, je pousse dehors cet embarras. » La Sœur Leonarda l'entendit même dire : « Il y a ici un sou qui me tourmente, je veux le mettre dehors. » Garelli, lui apportant à 10 heures du soir cinq mille lires de la part du baron Sallier de la Tour, s'attendait à rester ensuite en paix. Il se trompait : « Ce monsieur est un galant homme, mais cette somme ne peut dormir dans la *Piccola Casa*, il n'y a pas de chambre ni de lit pour elle. Dépêche-toi, porte-la tout de suite à notre boucher, il saura bien quoi en faire. »

En fait de coffre-fort, il y avait, à la porte du four, une grande caisse avec la clef dans la serrure : quand on lui apportait de l'argent, il l'y jetait en plaisantant; quand il en avait besoin, il venait prendre des rouleaux de pièces sans même les regarder. Une Sœur avait mis un peu de monnaie dans le tiroir de la table : il donna comme pénitence à cette ciôcota de tracer avec la langue plusieurs croix par terre, afin de lui apprendre que l'argent, à la *Piccola Casa*, ne se renferme jamais : aussitôt arrivé, aussitôt dépensé. Les clefs étaient donc un ustensile superflu; on pouvait voir des sommes importantes traîner sur une chaise, sur un banc, sur une table, tout au plus couvertes d'un morceau de papier ou d'un mouchoir. Puisque ces sortes de choses sont si méprisables, ce n'est pas la peine de les demander à Dieu, ou plutôt les demander à Dieu serait manquer de confiance en lui. Et ici nous touchons au fond même de la spiritualité de l'étonnant personnage. Écoutons ses enseignements : « Dans la *Piccola Casa* on ne doit jamais prier pour le pain matériel. Notre-Seigneur nous a enseigné à chercher avant toute chose le royaume de Dieu et sa justice et que tout le reste nous serait donné en surcroît, et nous devons prier de cette manière-là. Je ne condamne personne, mais quant à moi, dans la voie

où Dieu me veut, je sens[2] que je dois plutôt prier ainsi et m'abandonner tout entier entre ses mains. *Quaerite primum regnum Dei*, cela nous suffit. Lui, il connaît nos besoins : *scit Pater vester quia his omnibus indigetis*. Pensons seulement à le contenter; prions-le, oui, en général, mais mettons-nous entre ses mains. » Il convient donc de prendre à la lettre le précepte de ne se pas inquiéter du lendemain : sur ce point, le Père était intraitable. Arrivait-il des dons importants de saucisson ou de fromage, tout devait être distribué le jour même, « parce que, disait-il à la Sœur qui n'avait pas bien compris ses ordres, si tu en réserves un morceau pour demain, tu empêches la Providence de nous en envoyer d'autre, puisqu'elle sait parfaitement que nous en avons encore ». Il ne voulait même pas qu'on prévît trop à l'avance les besoins du jour; à une Sœur qui attirait son attention sur l'insuffisance possible des rations destinées à une famille très nombreuse, il répondait de ne pas s'inquiéter : « Même si cette maison nageait dans l'abondance, elle devrait aller toujours en avant avec l'esprit de la pauvreté et se confiant uniquement dans la Providence de Dieu. »

Une pareille spiritualité, fondée sur la foi héroïque qui attend les miracles, conduit tout droit à la sainteté ceux qui la pratiquent. Nous comprenons maintenant que la *Piccola Casa* est littéralement une « cité de Dieu »; examinons pourtant un peu plus en détail comment cet esprit détermine son but, lui impose sa forme et lui choisit les moyens de réalisation.

Le but est bien expressément l'union à Dieu toujours plus étroite dans un progrès sans limite. Toutes ces âmes que la Providence lui avait confiées, Cottolengo déclarait qu' « elles étaient appelées à se faire saintes ». Voici comment il s'en expliquait avec ses pauvres :

2. *Sento*. On pourrait traduire : « Je sais. » Pour éviter de majorer l'affirmation, et un peu à cause du contexte, je traduis : « Je sens », mais la traduction est faible.

« Nous serions plus ingrats que les autres si, dans cette maison de grâces et de miracles, nous offensions le Seigneur gravement et les yeux ouverts : vous voyez combien de bienfaits il nous accorde, de combien de soins il nous entoure. Il nous donne la nourriture, le vêtement, le logement et tout; et nous aurions le cœur d'être ingrats envers lui ? Notre divin Sauveur multiplia une fois le pain et les poissons dans le désert, et les Juifs qui virent ce miracle voulaient le faire roi; et la *Piccola Casa*, que ne devrait-elle faire pour le bon Jésus qui renouvelle pour nous ce prodige jusqu'à ne nous laisser manquer de rien, et, disons-le même, jusqu'à nous faire trouver dans l'abondance. » Ne prenez pas ces phrases pour une rhétorique qui demande beaucoup pour obtenir un peu, le Père pensait en particulier à la vocation de chacun, qui était en ce saint lieu le zèle et même l'apostolat : il répétait qu'à la *Piccola Casa* personne ne pouvait se contenter d'une piété ordinaire, chacun doit aspirer à une vertu toujours plus grande. Et la merveille est qu'il y réussissait : les témoins nous racontent que sa sainteté se diffusait parmi ses enfants.

La sainteté consiste à être uni à Dieu; l'union à Dieu se réalise par la prière; la prière est donc la première occupation de la *Piccola Casa*. « Nous sommes ici dans la *Piccola Casa* uniquement pour aimer Dieu et pour lui plaire en toute chose; nous ne sommes ici que pour cela et pour rien d'autre. » Cette déclaration entraînait la conséquence : « La prière est le premier et le plus important travail de la *Piccola Casa*. La *Piccola Casa* est fondée et se maintient uniquement sur la prière. » Et il en est ainsi. Sans cesse résonne le salut : « Loué soit Jésus-Christ. » A chaque heure, à chaque demi-heure se répercute l'écho de brèves prières dites en chœur. Surtout, à l'église, la prière vocale dure incessante : jour et nuit, l'une après l'autre, les différentes familles se succèdent devant le Saint-Sacrement, de manière qu'il y en a toujours une à représenter toutes les autres devant Dieu. A la messe du matin par centaines, par

milliers, Sœurs, malades, pauvres, reçoivent la communion : c'est un des spectacles les plus émouvants qu'offre la « cité de Dieu ». On dit que pour fournir d'hosties les ciboires, il faut chaque mois deux quintaux de fleur de farine. Cette dévotion de tous est spontanée et joyeuse; on a vu comment Cottolengo se faisait aimer, que ses pauvres et malades auraient voulu être toujours avec lui, qu'il obtenait d'eux tout ce qu'il demandait. Et rappelons ici que ces gens au corps malade, à l'âme brisée, peuvent employer ce qui leur reste de vie à servir Dieu dans la mesure de leurs forces et de leurs caractères, comme le servent des religieux. Ces familles, comme celle des Sœurs sourdes-muettes, sont parmi les réalisations les plus originales du fondateur de la *Piccola Casa.*

Mais l'institution de la *laus perennis*, l'organisation d'une ville d'hôpitaux où chacun vivrait en union intime avec Dieu ne lui ont pas paru suffisants pour assurer la permanence du miracle qui seul permet à l'œuvre de durer. Pour obtenir de Dieu que le prodige continue, il faut une prière héroïque. C'est pourquoi, au milieu de la *Piccola Casa*, se trouvent des monastères cloîtrés : les Sœurs joséphines, les Piétadines, en union avec les Carmélites habitant non loin de là à Cavoretto, mènent une vie extrêmement austère et se relaient durant la nuit pour adorer le Saint-Sacrement, chacune d'elles y passant deux heures. Tout ici repose sur la foi et sur l'amour : « Je vous ai dit tant de fois, répétait le Père, que nous allons en avant à force de miracles : nous en voyons chaque jour, bien plus, nous sommes un miracle perpétuel : alors, pourquoi ne pas nous abandonner toujours entièrement à Dieu ? » C'est bien à juste titre que le Père oratorien Fontana, son directeur, disait de lui : « Le chanoine Cottolengo a plus de foi à lui tout seul que toute la ville de Turin réunie. »

Pour une œuvre qui ne repose que sur la confiance en Dieu, les moyens humains sont réduits au minimum :

on pourrait presque dire qu'ils sont inexistants. Comptabilité, bilans et caissiers n'ont que faire là où l'on dépense au jour le jour ce que Dieu envoie. Une administration sur le modèle d'une commune ou d'un département (n'oubliez pas que la *Piccola Casa* compte plus de dix mille habitants, et que les nombreux établissements de province en ont probablement autant) serait de trop quand Dieu seul règne : le miracle économique appelle un miracle constitutionnel, nous sommes dans un régime strictement théocratique.

Ici donc, aucune utilisation de l'expérience ou du savoir humain : il n'y a qu'un Supérieur, le Père. Cottolengo n'établissait pas de ces règles rigides qui risquent ensuite de s'opposer à un bien plus grand; il pourvoyait aux circonstances selon l'opportunité, et ses ordres étaient accueillis de si bon cœur qu'une lumière surnaturelle devait s'ajouter à sa prudence pour le guider. Il tenait particulièrement à ce que chacun pût lui ouvrir son cœur en cas de besoin : quand il en va ainsi, même si la décision prise est contraire à l'attente des sujets, ceux-ci gardent la confiance en leur Supérieur et acceptent les réprimandes et les charges. Mgr Gorrino cite des témoignages d'évêques stupéfaits de ce qu'un seul homme fût capable de gouverner tant de familles différentes et d'y maintenir l'ordre, la paix et l'entente mutuelle.

Cet immense édifice social reposant sur un chef unique suscitait chez d'autres l'inquiétude et la défiance : n'aurait-il pas été plus sage de s'entourer de conseillers responsables et d'accepter les appuis officiels ? Cottolengo repoussa toujours ces suggestions; il poussait même la crainte des interventions humaines jusqu'à fermer la porte aux visiteurs trop haut placés. Le roi Charles-Albert, pourtant si bien disposé à son égard, ayant manifesté l'intention de venir à la *Piccola Casa* afin de la connaître, il lui fit porter la réponse suivante : « La *Piccola Casa* remercie beaucoup le Roi de l'honneur qu'il lui veut faire; mais s'il ne vient pas, il

lui fera grand plaisir et elle lui en sera obligée, parce qu'elle craint que la Providence divine ne s'offense de la providence humaine. » Le bon roi ne s'offensa pas d'un message si sincère et si simple : « Je ne veux pas faire de la peine à ce saint homme, dit-il, on n'ira pas. » Mais il avait sans doute quelque idée cachée dans ce projet de visiter les œuvres du Valdocco, car il fit conseiller quelque temps après au Père de les mettre sous la protection du gouvernement. La réponse fut aussi décisive que la première : « Majesté, permettez-moi de vous dire que cette chose est impossible : la *Piccola Casa* est déjà sous la protection de la Madone et de la divine Providence[3], et je ne puis la leur retirer pour la donner au gouvernement. » Mais des personnes mal intentionnées ou peut-être trompées de bonne foi demandèrent au souverain d'imposer à Cottolengo l'aide d'un conseil d'administration dont lui-même eût fait partie. Le refus, cette fois encore, fut net : « Votre Majesté est maîtresse de faire tout ce qu'elle croit bon; mais pour moi, je ne pense pas qu'il soit nécessaire de créer une administration quelconque. Pour le gouvernement de la *Piccola Casa*, jusqu'ici un seul a suffi, parce que celui qui fait tout est la divine Providence. La dette de cent mille francs n'est pas extraordinaire ni exagérée, puisque cette somme suffirait à peine pour les dépenses d'un trimestre. Que la *Piccola Casa* soit débitrice d'un trimestre, c'est une chose de quoi il ne me semble pas qu'on doive s'épouvanter : je crois que le monde ne va pas crouler pour ça. » Le noble roi qui, dans quelques années, abandonnant son royaume après la défaite de Novare, passera la nuit dans le sanctuaire de la Sainte Vierge à Laghet avant de franchir la frontière, fit une réponse digne de lui : « Monsieur le chanoine, soyez

3. Je cite mot à mot le texte étrange donné par Mgr Gorrino, p. 272. Le bon Cottolengo ne raffinait pas sur ses expressions : sans s'en apercevoir, il mettait la Sainte Vierge avant le bon Dieu.

bien tranquille, personne ne parlera plus de cette affaire. »

Le chef unique, responsable devant Dieu de tant de familles de prêtres, de religieuses, de pauvres, de malades, pouvait bien être accablé de soucis et de tentations de défiance, il restait paisible, et, comme il le disait, c'était bien la Providence qui faisait tout. Qu'arriverait-il s'il venait à mourir, comment satisferait-on les créanciers ? Le roi s'en inquiétait. Il le tranquillisait par cette déclaration magnifique : « A-t-on jamais entendu dire que la Providence divine, depuis qu'elle gouverne le monde, ait jamais fait perdre quelque chose à qui que ce soit ? N'a-t-elle pas donné à tous autant qu'elle leur devait ? A-t-elle jamais tenu les registres à la manière des hommes ? Ou bien a-t-elle fait quelquefois banqueroute ? Puisque la *Piccola Casa* est à la divine Providence, celle-ci, après la mort de son manœuvre, saura bien donner à chacun ce qui est à lui et ce qui est juste. »

La Providence a justifié cette confiance : le miracle continue toujours, on ne possède rien, et l'on reçoit ce dont on a besoin. Un Supérieur unique gouverne l'œuvre de Turin et les autres maisons, et les choses vont bien. Il est vrai que le fondateur était entouré d'un prestige que Dieu lui-même lui conférait. Il lisait dans les consciences. Il annonçait l'avenir. Il commandait très peu, mais on savait que ses demandes et conseils étaient inspirés d'en haut, et que l'événement en révélait ensuite le bien fondé et même l'origine divine. Que de fois l'obéissance recevait sa récompense, la désobéissance était punie exactement comme il l'avait dit! Nous aurions à raconter là des multitudes de faits : citons-en un seul pour donner le sentiment de l'atmosphère dans laquelle ont vécu les collaborateurs du Saint. La voiture allant partir pour transporter trois Sœurs à l'hôpital de Sanfrè, le Père fait arrêter le cocher et recommande aux Sœurs de faire halte à Carignan, d'attendre dans l'hôtel qu'il leur indique, et ne pas repartir avant 2 heures

de l'après-midi. Pour arriver plus vite, les Sœurs crurent bon de ne pas prolonger le repos si longtemps. Mal leur en prit : un orage furieux se déchaîna, avec des grêlons qui brisèrent les vitres de la voiture et frappaient les religieuses; les chevaux épouvantés s'étaient fixés au milieu de la route et refusaient d'avancer malgré les coups de fouet. Or l'orage cessa juste à 2 heures, et alors les Sœurs comprirent.

Les systèmes théologiques des Pères et des Docteurs nous donnent, sur les vérités de la foi, des interprétations complémentaires plutôt qu'opposées; ils sont conçus selon les besoins d'un caractère, parfois même d'un tempérament. C'est pourquoi ils vivent toujours : d'après leur complexion spirituelle, les chrétiens d'aujourd'hui et ceux de demain cherchent et chercheront la lumière, les uns chez Augustin, d'autres chez Thomas d'Aquin, d'autres chez Bonaventure... Il en va pareillement pour les Ordres religieux, même pour les plus petites congrégations diocésaines : chacune d'elles a son esprit, qui reflète la structure mentale et les tendances du fondateur. Assurément celui-ci n'a pas composé une règle pour établir la prédominance de sa personnalité : tout au contraire, il ne pensait qu'aux autres. Seulement il ne pouvait pas concevoir la vie religieuse autrement qu'avec son propre esprit : une intuition fondamentale des rapports de l'homme avec Dieu commandait toute son activité, et cette intuition dépendait de la perspective où il se plaçait. Son œuvre prolonge donc sa vie intérieure; on y retrouve ses traits psychologiques, mais épurés, sublimés, ils ne dessinent plus qu'un schème ou un cadre dans lequel s'organisera l'expérience de ceux qui voudront le suivre. Telle est l'importance capitale, dans l'histoire de l'Église, des individualités créatrices : d'elles partent des courants de vie spirituelle très différents les uns des autres, et dans lesquels se laissent emporter, selon leur type, les âmes généreuses. Ainsi ces âmes, sans rien perdre de leurs richesses, peuvent se développer dans l'atmosphère qui

les favorise davantage; ainsi est assurée dans l'Église de Dieu la pleine liberté chrétienne. Et elle est d'autant plus assurée que l'initiateur a été plus saint, c'est-à-dire que son caractère humain a été davantage adopté par la grâce.

Il semble pourtant que certains mouvements de vie spirituelle, certaines écoles mystiques, certains Ordres religieux soient marqués de traits psychologiques purement intellectuels et volontaires. La Compagnie de Jésus et la spiritualité ignatienne constituent un type parfaitement défini, aussi bien que le type dominicain : ce sont, j'oserai dire, des types d'intelligence et de volonté[4]. Au contraire, l'Oratoire de Philippe Néri, la *Piccola Casa* de Cottolengo, les Salésiens et les Filles de Marie-Auxiliatrice de Don Bosco gardent le caractère total des fondateurs, voire quelque chose de leur tempérament physiologique. Tandis que la spiritualité dominicaine ou ignatienne peut être intégralement exprimée en concepts intelligibles, celles de saint Philippe Néri, de saint Joseph-Benoît Cottolengo, de saint Jean Bosco laissent une place à l'imagination, à la sensibilité : la fantaisie humaine a gardé, sous l'influence de la grâce, sa pleine spontanéité.

Nous venons de nous en rendre compte en ce qui concerne saint Cottolengo. Son cas d'ailleurs diffère beaucoup des deux autres. Sa mystique paraît beaucoup plus exigeante, elle est terrible comme celle des Pères du désert, elle courbe les âmes consacrées sous un faix d'obligations effrayantes (les familles contemplatives de la *Piccola Casa*), elle fait trembler, et pourtant elle s'appuie sur une imagination assez terre à terre, sur un esprit paysan qui s'exprimait en proverbes populaires et parlait sans cesse de vin et de caboulots. La spiritualité de Philippe Néri et celle de Jean Bosco, qui reposent sur une intelligence plus fine et une imagination plus riche,

4. Ceci est une hypothèse jetée en passant et soumise à l'examen de ceux qui sont maîtres en ces matières.

nous paraissent bien plus humaines. Le paradoxe s'explique pourtant. Pour fonder les divers instituts qui servent les pauvres par leur travail et leur prière, pour réaliser au XIX[e] siècle le miracle d'une ville entière qui ne compterait que sur la Providence et serait nourrie par elle, il fallait un homme dont l'horizon intellectuel serait étroitement limité : les braves Sœurs qui n'hésitent pas à décharger, comme des portefaix, des sacs de pommes de terre[5], font les paysannes, et leur fondateur devait faire le paysan. Ces Sœurs accablées de besogne, plongées jusqu'au cou dans les travaux manuels et, disait Cottolengo, dans la saleté des malades et des pauvres, elles n'ont pas le temps de penser aux choses de l'esprit et mieux vaut qu'elles ne les soupçonnent même pas. Elles ont à consoler, à réjouir, à amuser : il faut qu'elles rient toujours, et leur rire n'a pas besoin d'être suscité par un comique raffiné. Aux exigences les plus intempestives elles répondent toujours *Deo gratias* : or elles ne seraient pas disposées à dire oui chaque fois qu'on réclame leur service, si elles supputaient leur dévouement, si chacune de leurs bonnes actions était le produit d'un effort conscient. Elles doivent ignorer qu'elles livrent leur vie instinctivement et inconsciemment. De même leur humilité ne suffirait pas à mener une existence si basse, si elles reconnaissaient la réalité de leurs dons naturels même devant Dieu : la condition de leur attitude d'esclaves est qu'elles se croient des bonnes à rien, des ignorantes « qui savent faire bien peu de choses et sont tout juste capables d'apprendre le catéchisme ». Du caractère humain de leur fondateur, bien des traits subsistent donc dans leur institut. Nous comprenons un peu pourquoi la grâce de Dieu a adopté et sanctifié ce type de la fantaisie humaine.

GASTON RABEAU.

5. Le fait s'est passé dans une maison d'éducation où j'étais professeur, et où cuisine et lingerie étaient tenues par des filles de Cottolengo (école Masséna à Nice).

Le désir de voir Dieu

AUGUSTIN SALUE SON AUDITOIRE ET SE RÉJOUIT AVEC LUI

On sent, à travers cet admirable discours, l'âme d'Augustin toute frémissante des pensées qu'il exprime. Pour ne point vouloir nous dire quel fut vers son Dieu l'élan de son cœur.

Depuis longtemps notre âme désire se réjouir avec vous dans la parole de Dieu et vous saluer en Celui qui nous aide et nous sauve. Renouvelons donc, par notre bouche, ce que nous donne le Seigneur et jouissons ensemble du bonheur qu'apporte sa parole, sa vérité, son amour.

TOUTE L'ÉGLISE DÉSIRE SE DÉSALTÉRER AUX SOURCES D'EAU VIVE

Nous avons à vous parler d'un psaume qui répond à votre désir : il débute, en effet, par un saint désir que chante le psalmiste : « Comme le cerf soupire après les sources d'eau vive, ainsi mon âme soupire après toi, ô Dieu. »

Qui dit cela ? Nous nous, si nous voulons. Et pourquoi disons-nous cela de celui qui parle ainsi, pourtant ? Pouvons-nous dire autre que tu cherches ? Pourtant tu n'es pas

seul ainsi, c'est tout un corps qui désire : le corps du Christ, son Église, bien que tous ceux qui entrent dans l'Église n'aient pas ce désir. Mais ceux qui ont goûté la suavité du Seigneur et en ont trouvé la saveur dans ce cantique ne doivent pas se sentir seuls en possession de cette joie. Qu'ils songent à tant de grains, jetés par toute la terre dans le champ du Seigneur ! C'est comme une seule voix de la chrétienté qui fait entendre ce cri : « Comme le cerf soupire après les sources d'eau vive, ainsi mon âme soupire après toi, ô Dieu ! »

Deux sens possibles de ce désir

On peut non sans raison entendre ici la voix des catéchumènes qui courent aux eaux du saint baptême où ce psaume solennellement leur est chanté, pour qu'ils soupirent après la source qui lavera leur péché, comme le cerf soupire après les fontaines d'eau vive. Soit. Cette interprétation a dans l'Église une place incontestable et, pour ainsi dire, officielle. Je ne crois pas pourtant que le baptême comble chez les fidèles leur désir de Dieu. Si d'aventure ils savent en quel exil leur vie s'écoule et vers quel but ils cheminent, peut-être seront-ils embrasés d'une ferveur plus grande.

Saint Augustin interprète maintenant le titre du psaume, tel qu'il le trouve en la Vulgate : « Pour la fin, pour l'intelligence, psaume aux enfants de Coré ». Il l'applique aux chrétiens et se demande pourquoi les fidèles sont nommés « enfants de Coré ». Coré, dit-il, signifie Calvaire, *et par un rapprochement qui est bien dans sa manière, le Calvaire le mène à la Croix, et la Croix au Christ. C'est donc aux chrétiens que ce cantique est chanté : aux « enfants de l'Époux », aux « enfants de la Passion », à ceux qui sont « rachetés par le sang de Jésus », aux « enfants de la Croix ». Et sans nul doute, dans la pensée de saint Augustin,*

seules les âmes qui sont dans l'amitié du Seigneur crucifié et se trouvent sous la motion de sa grâce peuvent entendre le sens caché du psaume. Pour en avoir, en effet, l'intelligence, le désir de voir Dieu doit être vivant au cœur : ce désir ne peut naître que dans une âme en élan, qui va par son intention profonde au delà du visible, du muable et du périssable.

C'est donc aux enfants de l'Époux, aux enfants de sa passion, aux enfants rachetés par son sang, aux enfants de sa croix, qui portent sur leur front le signe même de cette croix plantée par les ennemis sur le Calvaire, c'est à eux que ce psaume est chanté « pour l'intelligence ». Que le désir de le comprendre s'avive donc en nous, et, s'il nous est chanté, comprenons-le. Mais que devons-nous comprendre en le chantant? J'ose répondre ici : « Ses perfections invisibles, son éternelle puissance et sa divinité sont, depuis la création du monde, aperçues par l'intelligence au moyen de ses œuvres » (Rom., I, 20). Ah! mes Frères, partagez mon avidité, communiez avec moi dans ce mien désir : aimons ensemble, que la même soif nous brûle, courons ensemble à la source de l'intelligence !

Désirons donc la source, comme le cerf; — non point cette source à laquelle aspirent pour la rémission de leurs péchés ceux qui ne sont pas encore baptisés — : nous, les baptisés, désirons cette source dont parle ailleurs l'Écriture : « En toi est la source de vie » (Ps. XXXV, 10). Il est lui-même la source et la lumière, « car en ta lumière nous verrons la lumière ». S'il est la source et la lumière, il est encore l'intelligence, car il rassasie l'âme avide de connaître. Et la lumière qui éclaire cette âme n'est ni corporelle, ni charnelle, ni extérieure, mais toute intérieure : lumière intime, refusée à ceux qui ne comprennent pas. C'est pourquoi l'Apôtre, s'adressant à ceux qui désirent cette source de vie et déjà commencent à y puiser, les adjure en ces termes · « Vous ne devez plus marcher comme les

païens, qui marchent selon la vanité de leurs pensées. Ils ont l'intelligence obscurcie, ils sont étrangers à la vie de Dieu, à cause de l'ignorance où ils sont et de l'endurcissement de leur cœur » (Éph., IV, 17-18). Si donc les « Gentils » n'ont qu'une intelligence obscurcie, s'ils sont dans les ténèbres faute de comprendre, c'est que ceux qui comprennent sont dans la lumière. Cours aux sources, désire les eaux vives! En Dieu est la source de vie, source toujours jaillissante; en sa lumière, une clarté que rien ne saurait obscurcir. Aspire à cette lumière, à cette source, à cette lumière que ne connaissent pas tes yeux : lumière pour laquelle un regard intérieur est préparé; source pour laquelle brûle la soif du cœur. Cours à la source, désire la source — mais non d'une course quelconque, non point à la manière de n importe quel animal : que ta course soit celle du cerf. Qu'est-ce à dire? Que ta course ne se ralentisse pas; cours sans relâche, sans relâche désire la source. Car le cerf est l'emblème de la vélocité.

Symbolisme du cerf

Saint Augustin se livre ici à des considérations sur les mœurs que les naturalistes de son temps prêtaient au cerf. Le cerf « détruit les serpents », ce qui accroît sa soif; il court d'autant plus vite qu'il est plus altéré. Les serpents, ce sont nos vices : avarice, luxure, que nous devons combattre et vaincre. Si nous les favorisons, le désir des « eaux vives » ne saurait croître en nous aussi longtemps que nous sommes imprégnés de « ces poisons de malice ». A l'œuvre donc : le saint nous y invite. Mais il ne suffira pas d'être pur : la pureté est condition du désir; quand l'âme a tué ses « serpents » elle doit ardemment désirer.

Tue donc en toi tout ce qui s'oppose à la vérité, et quand tu te verras vide en quelque sorte des cupidités

perverses, n'en reste pas là comme si tu n'avais plus rien à désirer. Il te faut aller au-delà si tu as fait en sorte que plus rien ne t'arrête. Tu me diras peut-être — si tu es, en effet, devenu [comme le] cerf — : « Dieu le sait : je ne suis plus avare, je ne jalouse plus le bien d'autrui, je ne brûle d'aucune convoitise adultère, je n'ai plus ni haine ni envie contre personne. » Tu me diras peut-être : « Je suis guéri de ces vices » et tu te demanderas où trouver tes délices? Désire les eaux vives! Dieu a de quoi te rassasier, de quoi combler qui vient à lui, tel le cerf rapide, après avoir tué les serpents de son cœur.

L'aide mutuelle

Saint Augustin se fait ici l'écho d'une légende qui veut que les cerfs en troupe, ou passant à la nage une rivière, reposent l'un sur l'autre le poids de leurs bois. Il en tire une leçon.

« N'est-ce pas à de tels cerfs que s'adresse l'Apôtre quand il s'écrie : Portez le fardeau les uns des autres et vous accomplirez ainsi la loi du Christ. »

La pureté intérieure n'est donc pas la seule condition de la vision de Dieu : la « charité fraternelle », qui porte le fardeau des compagnons de route, met le chrétien dans la disposition requise, pour désirer ardemment les biens de la vision bienheureuse. Mais sur ce chemin, il est en butte aux sarcasmes des hommes.

Dieu terme du désir au-delà de l'exil

Un tel cerf, solidement établi dans la foi, qui ne voit pas encore ce en quoi il croit, mais qui désire comprendre ce qu'il aime, souffre contradiction de la part des autres cerfs dont l'intelligence est obscurcie, qui sont plongés dans les ténèbres intérieures et aveuglés

par leurs cupidités et leurs vices. Bien plus : ils insultent ce croyant qui ne peut encore montrer Celui en qui il croit. « Où est ton Dieu? », disent-ils. Que fera donc ce cerf contre de telles paroles? Écoutons-le et nous-mêmes faisons s'il se peut ce qu'il fait. D'abord il exprime sa soif . « Comme le cerf soupire après les sources d'eau vive, ainsi mon âme soupire après toi, ô Dieu. »

Mais peut-être le cerf ne désire-t-il les sources que pour s'y baigner? Savons-nous s'il s'agit de se baigner ou de boire? Écoute ce qui suit et ne cherche pas davantage : « Mon âme a soif du Dieu vivant » (Ps. XLI, 3). Dire : « Comme le cerf aspire aux sources d'eau vive, ainsi mon âme soupire après toi, ô Dieu! », c'est dire aussi : « Mon âme a soif du Dieu vivant. » Mais de quoi a-t-elle soif? « Quand viendrai-je et paraîtrai-je devant la face du Seigneur? » Voilà de quoi j'ai soif : venir et paraître [devant la face du Seigneur]. J'ai soif dans mon voyage, j'ai soif dans ma course : je serai rassasié au terme. Mais quand viendra ce terme? Ce qui est rapide pour Dieu est lent pour qui désire. « Quand viendrai-je et paraîtrai-je devant la face du Seigneur? »

Ce même désir le fait s'écrier encore, dans un autre psaume : « J'ai demandé une seule chose au Seigneur, mais avec instance : c'est d'habiter dans la maison du Seigneur tous les jours de ma vie. » Et pourquoi? Afin de contempler, dit-il, les délices du Seigneur. « Quand viendrai-je et paraîtrai-je devant la face de Dieu? »

(*A suivre.*)

Enarratio in Psalm. XLI.
Traduction nouvelle.

BILLET D'APOSTOLUS

L'état de guerre

Pendant une durée que nous sommes impuissants à déterminer, l'état de guerre va devenir un état de notre vie. Et nous savons tous ce que signifie l'état de guerre : pénitence générale, sacrifice, souffrance. Ces mots qui paraissaient à plusieurs vieillis sont les plus propres à décrire le fond de nos vies présentes. A quoi servirait-il de se tromper soi-même ? Mieux vaut faire face. C'est la première forme de courage qui descend d'abord de l'esprit dans le cœur.

***

On pourrait dire que devant l'état de guerre il y a deux classes et comme deux familles parmi les hommes.

Les uns ont pour principe et pour règle de se fermer les yeux et de se boucher les oreilles devant la condition humaine. On ne parle chez eux que de bonheur et de commodité; on élève les enfants dans ces vues. Et, comme les facilités de la vie présente, c'est par l'argent qu'on se les assure, c'est l'argent qu'on cherche. La souffrance, dans ces milieux, est une expression qui n'a pas cours. Le remède est l'anesthésie. Chose remarquable, les personnes de ce genre, bien qu'elles

soient très averties, très habiles pour leur intérêt, aiment à s'enchanter de grands rêves, irréels dans l'état présent de l'humanité : la paix universelle, le désarmement général, l'égale répartition des biens, la disparition du mal, le droit au bonheur.

Ce type d'homme est bien mal adapté aux événements de la vie, mais encore bien davantage aux événements de la guerre.

Car la guerre ne transforme pas la condition humaine. Elle la découvre et la révèle.

Elle ne rend pas mortels des êtres qui seraient immortels. Si ceux qui sont morts dans une guerre avaient vécu, ils seraient morts néanmoins. La guerre les a pris à la fleur de l'âge. Mais il aurait bien fallu qu'ils fassent un jour le dernier passage.

La guerre fait souffrir beaucoup d'êtres dans leur corps, dans leur cœur, dans leur âme. Les souffrances de la guerre sont évidemment beaucoup plus grandes que celles de ce temps qu'on appelle la paix. Mais qui oserait dire que l'état de paix ne comporte pas aussi pour les individus beaucoup de souffrances ? Il n'y a qu'à écouter ceux dont la profession est de la dénicher. Les prêtres, les médecins et les mères savent cela.

Ainsi, la guerre force les hommes à se mettre en face des réalités profondes et de ce qu'on appelle dans un langage simple et beau « les grandes vérités ». Mais il y a des hommes qui, par leur vocation ou par leur métier ou tout simplement par devoir d'homme, ne cessent de songer à ces vérités. Ceux-là peuvent se trouver surpris un moment; leur sensibilité peut être affectée, leur cœur peut saigner, et d'autant plus qu'ils sont accoutumés à penser aux autres. Mais les hommes de cette seconde famille sont adaptés aux événements de guerre. Ils possèdent l'appareil moral nécessaire pour y faire face. Peut-être faudra-t-il qu'ils modifient la longueur d'ondes, qu'ils se haussent à des vertus sinon supérieures, du moins plus éclatantes que dans la paix. Le régime de la vie dans son fonds demeure le même. L'é-

tat de guerre, comme d'ailleurs tout état de crise, est une sorte de réactif. Il découvre ce qui est caché. Il fait apparaître au jour ce qui était jusqu'alors dans le secret. Ainsi, comme il est beau de voir notre admirable paysannerie de France qui compose le meilleur de nos armées. Les vertus dont personne ne parle et qu'ils exercent chaque jour, ils n'auront pas à les modifier. Elles paraîtront.

*
* *

Les chrétiens, dans cette seconde famille d'hommes, composent le plus grand nombre, et c'est une chose curieuse de constater qu'ils sont les mieux adaptés à l'état de guerre, bien que leur doctrine soit une doctrine de paix aux yeux de laquelle la guerre est une sorte d'abomination. Là encore le christianisme montre sa puissance et son génie qui est d'embrasser, comme disait Pascal, deux vérités qui semblent opposées. La première de ces vérités est bien que la société idéale est celle qui est animée par l'amour : la loi suprême ordonne aux hommes de s'aimer, et rien n'est plus loin de l'amour que la guerre. La loi de la guerre c'est de nuire, de détruire et d'accabler l'ennemi. Celle-là n'a rien de commun avec l'esprit du Christ, et si le chrétien devient un guerrier, c'est lorsque, ayant un guerrier contre lui, la guerre est le seul moyen de préserver son foyer, sa patrie, sa cité, sa civilisation, sa foi.

Mais le christianisme, pourrait-on dire, a un autre foyer que la loi d'amour, comme on le voit dans la prière du Seigneur, dont la troisième demande consiste à prier pour que la volonté de Dieu soit faite. C'est à tort qu'on appellerait cette attitude de la pure résignation. Nous entrevoyons quelque chose de beaucoup plus profond. La loi seconde du christianisme, c'est de supporter la condition humaine dans toutes ses dimensions. C'est de produire en soi l'image de l'homme parfait, qui ne serait pas complète sans le cachet de la souffrance.

Avec une perfection divine et décourageante, Jésus-Christ a été cette image. Chacun est amené à la produire à son tour : les variétés sont infinies. A tout homme, cette image idéale est proposée. Il se grandit s'il l'accepte. Il se diminue s'il la refuse. Or la guerre, avec ses épreuves de feu (et je ne parle pas seulement ici de feu physique), offre beaucoup d'occasions de se hausser et de se purifier. Le chrétien tire parti de toutes ces circonstances. Et qu'on ne dise pas qu'il est passif devant ces épreuves. Pour supporter d'une manière paisible et même, autant qu'il est possible, avec constance, avec patience, il faut une action intérieure ininterrompue.

C'est par là que la doctrine chrétienne, la seule de toutes, se trouve, dans l'état de guerre, si conforme à ce que le cœur réclame. Oh! comme on comprend mieux alors ce signe que nous faisons sur nos corps! Et ce pain rompu pour nous sauver et pour nous nourrir! Et cette grande espérance de la vie éternelle!

APOSTOLUS.

Catéchisme et vie chrétienne [1]

Réaction personnelle

Il ne suffit pas qu'une méthode paraisse théoriquement bonne, ou même excellente, encore faut-il pouvoir la réaliser.

S'il s'agissait de rajouter une petite leçon de liturgie à la fin d'un catéchisme classique, tout le monde pourrait sans difficultés et sans risque tenter l'expérience, mais le changement que nous proposons est beaucoup plus profond; pour qu'il y ait *centre d'intérêt* il faut que tout l'enseignement soit donné dans un ordre vital (comme le rythme de l'année liturgique); pour qu'il y ait Vie et Joie, il faut que l'enfant ne vienne pas au catéchisme seulement pour écouter mais pour agir.

1. L'évolution de la vie moderne nous oblige à modifier profondément nos méthodes catéchistiques. Ce qui suffisait, hier, en milieu chrétien, ne suffit plus en milieu déchristianisé.

Parmi les meilleurs ouvriers de cette réforme, il faut compter Mlle Françoise Derkenne. Elle exposait ici même, l'an dernier (« Catéchisme et vie liturgique », voir *La Vie Spirituelle*, novembre 1938), la conception centrale de sa méthode : ne pas séparer la croyance et la vie, ouvrir la catéchèse sur la vie, et d'abord *sur la vie chrétienne*, qui a sa source jaillissante dans la liturgie de l'Église. Dans l'importante introduction d'un volume qui fait suite au premier tome de *La joie et la vie au catéchisme* (Paris, de Gigord) et qui va paraître sous peu, notre collaboratrice résume les observations pratiques qu'une expérience de six ans lui permet de formuler. Elles méritent d'être lues du plus large public et nous sommes heureux d'en donner ici la primeur. Cette introduction suffira, nous l'espérons, à faire comprendre combien le livre qui la suit est nécessaire à tout catéchiste qui se veut exactement informé. (N.D.L.R.)

Trop souvent nous nous imaginons avoir fait un catéchisme vivant, un catéchisme actif parce que nous nous sommes donné bien du mal, nous avons beaucoup parlé, nous avons dit des choses vraiment intéressantes avec de grands gestes à l'appui et même des dessins au tableau noir, des histoires, des exemples vécus...

Oui, nous avons été actifs, et nos enfants aussi jusqu'à un certain point, car dans la mesure où ils nous ont écoutés, ils ont dû fournir un certain effort intellectuel, mais il s'agit surtout là pour eux d'une activité de *réception*. Or, nous n'aurons rien fait tant que nous n'aurons pas obtenu de leur part une *réaction personnelle*.

Réaction en face du *Vrai* : pour que la Vérité qui est nôtre devienne la Vérité de l'enfant il ne suffit pas que nous ouvrions la bouche et lui les oreilles, et que nous fassions glisser les idées dans son cerveau comme on verse un liquide dans un récipient ; il faut que l'esprit de l'enfant fasse lui-même le travail de conquête et d'assimilation de la Vérité.

Réaction en face du *Bien* : pour que la Vérité passe de leur intelligence dans leur vie de tous les jours il ne suffit pas de dire aux enfants : « Quand vous êtes à la maison ou à l'école, il faut faire ceci et cela... » ; il faut que devant nous, *avec nous*, pendant ces courts instants où nous les tenons, ils agissent chrétiennement, ils prennent des *habitudes* de *vie chrétienne*.

Dans les écoles religieuses où les enfants vivent toute la journée dans un milieu chrétien, on peut consacrer l'heure de catéchisme à un travail purement spéculatif; un catéchisme paroissial qui rassemble les enfants d'un milieu déchristianisé ne peut pas se contenter d'être une heure de sermon, il doit être une *heure* de *vie chrétienne*.

Nous n'avons malheureusement pas le droit, la plupart du temps, de compter sur la famille, sur le temps, qui détruisent notre action plus qu'ils ne la prolongent. C'est donc au catéchisme que l'enfant doit fournir l'effort *intellectuel* et *spirituel* nécessaire pour *s'assimiler* les vérités de sa religion et les *vivre*, effort bien plus grand que celui demandé pour la mémorisation d'un chapitre de catéchisme.

Plan d'une matinée type

Pratiquement, comment réaliser cette heure de vie chrétienne? Voici ce que nous avons essayé au Val. Encore une fois, il s'agit d'un exemple propre à donner des idées, non d'une méthode à imiter en tous points.

Disons tout de suite que nous ne sommes pas placés dans des conditions exceptionnelles, ni même favorables à l'emploi des méthodes actives. Nous avons pour tout local une chapelle de secours où il n'y a, évidemment, ni tables ni armoires, mais uniquement les chaises et prie-Dieu réglementaires. Il faut donc une certaine ingéniosité pour transformer cette chapelle en salle de catéchisme confortable pour les travaux pratiques sans cesser de respecter la dignité du lieu. Tout le monde ne peut avoir un local idéal [2], mais personne n'a le droit de manquer d'ingéniosité!

Nous avons, en seconde année, deux séances de catéchisme par semaine, une le dimanche qui ne dure qu'une heure (programme de la deuxième heure du jeudi), une le jeudi qui dure pratiquement deux heures, bien que la deuxième heure seule soit obligatoire.

Première heure

La première heure est facultative.

Autrefois, nous faisions les travaux pratiques après l'heure du catéchisme obligatoire, mais beaucoup d'enfants n'osaient pas rester de peur d'être accusés d'avoir été en « retenue », tandis que la plupart obtiennent très facilement la permission de quitter la maison avant l'heure. Et pour moi c'est un immense avantage de pouvoir les accueillir un par un, prendre contact avec eux, les faire parler et vivre avant qu'ils soient assis, bien sages, pour nous écouter.

1. *Préparatifs matériels.*

Les enfants du moyen catéchisme sont donc officiellement

2. Voir nos vœux sur ce sujet dans *La Vie et la Joie au catéchisme*, 1re année (Paris, de Gigord).

convoqués pour 9 heures, mais ils savent que la porte de la chapelle est toujours ouverte, et dès avant 8 heures deux ou trois garçons se sont déjà faufilés à l'intérieur. Il s'agit de faire les déménageurs, et la tâche n'est pas pour déplaire.

Lorsque nous arrivons avec les clefs de la sacristie, le bonjour est toujours très cordial : « Déjà là ! Il me semble que vous avez joliment bien travaillé... bientôt je n'aurai plus rien à faire le jeudi ! » Il est beaucoup plus agréable d'aborder des garçons sur ce terrain d'aménagement que sur celui de la récitation des leçons...

Ensemble nous allons à la sacristie chercher le reste du matériel : boîtes de crayons noirs et boîtes de crayons de couleurs, cahiers des enfants, sous-main, boîtes de fiches et de jeux, tableaux d'affichage, tableau noir...

Boîtes et cahiers sont disposés sur les tables (l'une pour le matériel des filles, l'autre pour celui des garçons) et les sous-mains alignés sur les chaises, pendant que nous affichons sur la porte d'entrée le programme de la matinée.

Tout cela nous prend un bon quart d'heure, mais ce n'est pas du temps perdu; pendant ces préparatifs la prise de contact a été facile, et généralement l' « atmosphère » de Vie et de Joie est déjà créée lorsque arrive le gros de la troupe et que commence la récitation de la leçon... car il faut tout de même en arriver là.

2. *Récitation des leçons.*

Comme on pourra le voir dans la « mise en œuvre » de nos leçons, les enfants ont pour chacune de nos leçons des questions de catéchisme à apprendre.

Bien qu'il soit très en progrès au point de vue de la présentation, nous parlerions vraiment contre notre pensée et contre celle de toutes les dames catéchistes qui sont chargées de le faire apprendre en disant que le catéchisme est un petit manuel commode, sympathique et bien adapté à l'intelligence enfantine.

On reproche souvent au catéchisme, ancien ou nouveau, d'être rempli de mots que l'enfant ne comprend pas; c'est exact, mais inévitable (il y a des réalités spirituelles auxquelles il est impossible de donner un nom de langage courant), et l'on peut, en partie, surmonter cette difficulté en

mettant d'abord l'enfant en contact avec les réalités spirituelles que ces mots expriment.

La plus grosse difficulté du catéchisme, pour les petits, vient de la forme d'un grand nombre de questions qui supposent un raisonnement déductif alors que la démarche naturelle de leur esprit est toujours inductive [3]. Pour remédier à cette difficulté il faudrait, chaque fois qu'il s'agit d'une définition, par exemple, intervertir question et réponse. Ainsi, au lieu de demander à l'enfant : « Qu'est-ce que l'Eucharistie ? » on pose la réponse en question : « Comment s'appelle le sacrement qui contient réellement..., etc. ? » et l'enfant doit répondre : « Le sacrement qui contient réellement... etc. s'appelle l'Eucharistie [4] ».

Quoi qu'il en soit, ce n'est pas au moment où paraît le catéchisme national qu'on peut délibérément vouloir s'en passer [5]. Il faut donc essayer de l'utiliser le mieux possible : c'est ce que nous essayons de faire, d'une part, en le donnant en nourriture aux enfants dans un ordre nouveau qui corresponde mieux à ses besoins spirituels et psychologiques; d'autre part, en les aidant à exprimer dans un ou plusieurs dessins l'idée fondamentale de chaque chapitre.

Les enfants ont donc à apprendre chaque semaine les principales questions de la leçon du catéchisme qui correspond à notre causerie [6]. Pour qu'ils puissent s'y reconnaî-

3. Voir, sur ce point, le livre intéressant de M. l'abbé C. E. Roy, *La méthode pédagogique de l'enseignement du catéchisme* (Casterman).

4. Bien des chapitres à l'usage des diocèses de France ont déjà été d'ailleurs modifiés dans ce sens. Voir par exemple la 11e leçon sur le Mystère de l'Incarnation; la définition du mystère est amenée par une lente induction, tout à fait à la fin du chapitre, et posée dans le bon sens : « Comment s'appelle le mystère du Fils de Dieu fait homme? » tandis que l'ancien catéchisme commençait par la question mal posée : « Qu'est-ce que le mystère de l'Incarnation? »

5. A moins qu'on n'ait l'autorisation de faire apprendre aux enfants un texte à leur portée : par exemple, les *Petites leçons de catéchisme* de M. Fargues (Desclée de Brouwer).

6. Dans la « mise en œuvre » de chacune de nos leçons nous indiquons à quels chapitres du *Catéchisme à l'usage des diocèses de France*, correspond la causerie. A chacun de choisir les questions qui peuvent être apprises par son auditoire. Quelques chapitres sont en dehors de notre programme, mais les enfants ont encore un an pour les aborder.

tre, ils reçoivent au début de chaque trimestre une petite feuille polycopiée, divisée en trois colonnes :

première colonne : calendrier liturgique;

deuxième colonne : sujet des causeries;

troisième colonne : numéro des questions correspondantes.

La récitation des leçons est notée, plus pour nous que pour les enfants qui ne reçoivent ni bons points ni images. Ceux qui ont bien su sont pourtant, en un certain sens, récompensés, car ils ont la permission de prendre aussitôt leur cahier de dessin, tandis que celui qui ne sait pas sa leçon doit aller l'apprendre, tout seul, dans un coin pendant que les autres s'emparent des crayons et des prie-Dieu.

3. *Dessins.*

Pour faire leurs dessins et leurs devoirs, les enfants s'asseyent en effet sur les prie-Dieu et se servent des chaises comme de tables (d'où l'utilité des sous-mains). La position n'est pas particulièrement commode, mais les enfants s'en contentent et peuvent facilement travailler ainsi pendant une demi-heure, d'autant plus qu'ils ont la permission d'aller et venir pour prendre sur les tables ce dont ils ont besoin ou demander une explication.

Sujets de dessins : Le dessin que l'enfant doit faire porte sur la causerie qui a été faite la semaine précédente.

Il est évident qu'il ne s'agit pas du tout ici d'un exercice de coloriage, ni d'une leçon de dessin. Un professeur de dessin cherche dans les travaux de ses élèves avec quelle adresse ils ont su *reproduire une forme*, tandis que nous cherchons à faire *exprimer à nos enfants une idée*[7]. Que la représentation soit schématique, informe même, peu nous importe, pourvu que l'idée ait été comprise.

Le but premier de ces dessins est, en effet, de forcer l'enfant à *s'exprimer autrement qu'avec des mots.*

Nous ne nous rendons jamais assez compte à quel point les mots sont trompeurs. Ils nous trompent dans le sens de

7. Voir dans les trois *cahiers de l'élève* qui correspondent à *La Vie et la Joie au Catéchisme*, 2e année, les sujets de dessins que nous proposons à nos enfants (de Gigord).

nous à l'enfant : des mots comme « grâce », « sacrement », « prière », qui sont pour nous pleins d'une signification spirituelle profonde, sont pour eux, au moins au début de leur carrière catéchistique, à peu près vides, dépourvus non seulement de valeur mystique, mais même d'une signification quelconque. Les mots nous trompent dans le sens de l'enfant à nous : souvent nous nous laissons prendre à un mot heureux comme « prière », « être sage », « le Bon Dieu », tombé par hasard de ses lèvres; d'autres fois nous sommes désespérés devant un silence qui cache quelque chose de profond que l'enfant ne sait pas exprimer.

Il n'y a que Dieu qui puisse s'exprimer pleinement rien que par son Verbe. L'homme adulte, qui possède pourtant un vocabulaire étendu, n'a pas assez de pauvres mots humains pour exprimer toute sa pensée. Il a heureusement à sa disposition des modes d'expression comme le chant, le jeu, les arts graphiques et chorégraphiques, moins élevés peut-être que la parole, mais souvent plus subtils et qui font partie en tout cas de sa nature tant que l'âme reste unie au corps.

Nous avons d'autant moins le droit de priver l'enfant de *ces modes d'expression* non verbaux que son vocabulaire est extrêmement restreint.

Il ne s'agit pas évidemment de le faire *colorier* des dessins tout préparés, ce serait retomber dans le sensoriel qu'il faut absolument dépasser. Quand l'enfant colorie il s'attache plus au choix des couleurs qu'à la scène représentée, et, même si l'on prend soin de lui expliquer cette scène, il exerce très peu, en la coloriant, son activité intellectuelle. Dans le coloriage, l'activité purement manuelle est trop importante par rapport à l'exercice de la pensée pour qu'on puisse en escompter un grand profit spirituel.

Il ne s'agit pas davantage de faire *recopier* par les enfants une scène ou un schéma dessiné par le catéchiste au tableau noir. Quand le catéchiste se sert du tableau noir, et nous verrons plus loin qu'il doit souvent s'en servir, *ses* mains et sa pensée qui cherche à se concrétiser sont également actives. L'enfant qui le *regarde* est actif lui aussi, mais d'une activité de réception, dans la mesure où il fait effort pour comprendre le sens de l'illustration qui s'exécute sous ses yeux.

L'enfant *qui copie* peut continuer quelque temps à faire cet effort de compréhension intellectuelle, mais, très souvent, ses mains seules restent actives; il copie comme il le fait pour tant d'exercices scolaires, en pensant à tout autre chose et sans aucun profit intellectuel.

Ce que nous demandons à nos enfants c'est un *dessin d'invention* sur un sujet imposé. Nous avons essayé non sans peine quelquefois de choisir ces dessins pour qu'ils offrent peu de difficultés du point de vue graphique, et demandent un certain effort du point de vue intellectuel [8].

D'ailleurs, mais d'une manière indirecte cette fois, la séance de dessin présente aussi des avantages proprement spirituels car elle permet de créer au catéchisme une atmosphère vivante qu'on obtient très difficilement lorsque les enfants sont sagement alignés sur les bancs avec leur seul petit manuel en mains.

Créer une atmosphère, toute la question est là. Très souvent nous nous donnons beaucoup de mal pour *apprendre* quelque chose aux enfants : « Vite, pendant que nous les avons, disons-leur ceci et encore cela; plus tard, nous ne les aurons plus, nous ne pourrons plus leur apprendre... »

Sans doute il n'y a pas de temps à perdre, et c'est justement pourquoi il faut parler le moins possible! Tous les jours et toute l'année les enfants vivent dans une atmosphère païenne; il faut que les séances de catéchisme fassent contrepoids et les plongent dans une atmosphère vraiment chrétienne, pas seulement par la sublimité de ce qu'on y écoute, mais surtout par l'air chrétien qu'on y respire.

Pendant cette heure d'applications pratiques où les enfants vont et viennent de leur prie-Dieu-chaise à la grande table où se trouvent les crayons et les dames catéchistes, il est relativement facile de créer une atmosphère de travail chrétien, simple, spontané, familial, où il n'est pas question de tricher, de copier, de faire mieux que les autres, de gagner des places, mais plutôt de *s'aider* (on se prête les

8. C'est le principe qui a guidé la composition des trois cahiers de l'élève correspondant à la seconde année de *La Vie et la Joie au catéchisme* (de Gigord).

crayons... les premiers arrivés expliquent aux retardataires leurs devoirs, etc...), où le catéchiste n'a plus tant à parler qu'à *sourire* et *écouter*...

Un sourire des yeux et des lèvres va tellement plus loin qu'une bonne parole... un adulte muet qui a de bonnes oreilles comprend tellement mieux l'enfant, et s'approche tellement plus près de lui qu'un sourd qui a le verbe facile !

4. *Tests* [9].

Lorsqu'il a terminé son dessin, l'enfant reçoit une autre feuille sur laquelle a été polycopié un petit questionnaire, résumé d'un chapitre du catéchisme ou synthèse de plusieurs leçons antérieures.

Nous appelons « tests » ces questionnaires, bien qu'ils ne soient pas étalonnés, parce qu'ils ne ressemblent pas aux questionnaires ordinaires et demandent aux enfants le maximum de réflexion pour un minimum de mots écarts.

Nos enfants de neuf et dix ans, au moins la plupart, ont encore beaucoup de peine à écrire; si nous posons des questions auxquelles il faut répondre par de longues phrases, ils s'embrouillent, ils mélangent tout, nous n'y comprenons rien, et eux-mêmes ne savent pas se relire; si nous leur posons des questions de catéchisme, c'est un simple exercice de mémoire qui ne montre pas si l'enfant a compris.

C'est pourquoi nous avons essayé de trouver, sur chaque notion importante du programme, des questions « astucieuses » qui forcent l'enfant à réfléchir beaucoup, auxquelles il peut répondre sans difficulté manuelle et dont la correction demande le minimum de temps.

Par exemple, pour voir si un enfant a compris quelque chose au mystère de l'Homme-Dieu, nous pouvons lui demander combien il y a de natures en Jésus-Christ et recevoir une réponse réfléchie et correcte; mais l'enfant peut aussi répondre exactement sans savoir de quoi il parle, simplement parce qu'il sait son catéchisme par cœur, ou encore rester muet, quoiqu'il sache que Jésus est à la fois homme et Dieu, simplement parce que le mot « nature » le dépasse.

9. Voir R. Nihard, *La méthode des tests* (éd. du Cerf) et M. Fargues, *Des services que peut rendre au catéchisme la méthode des tests*, Cahiers catéchistiques, octobre 1936.

Tandis que si nous lui demandons de remplir la feuille suivante, nous aurons bien plus de chances d'obtenir une réponse vraiment significative.

Remplace les ..... par le mot homme ou par le mot Dieu.

C'est parce qu'il est ..... que Jésus mange.

C'est parce qu'il est ..... que Jésus guérit les malades.

C'est parce qu'il est ..... que Jésus change l'eau en vin.

C'est parce qu'il est ..... que Jésus pleure, etc...

La véritable technique du test ne comporte pas de correction devant l'enfant, mais celui-ci finit par ne plus prendre au sérieux des travaux dont il ne garde aucune trace, et il est difficile, d'autre part, de lui laisser introduire dans son cahier des devoirs pleins de fautes. Nous corrigeons donc les tests individuellement, mais sans les noter, afin que la crainte d'une mauvaise note ne paralyse pas le travail spontané de l'enfant.

Le résultat général du test est inscrit sur une feuille qui fait partie des dossiers du catéchiste [10].

5. *Fiches et jeux de classement.*

La plupart des tests que nous proposons sont des tests de révision et de contrôle, mais il peut arriver aussi qu'une épreuve bien rédigée aide l'enfant à *acquérir* tout seul une notion nouvelle (tout seul en apparence, mais en réalité avec l'aide tacite du catéchiste qui lui a mâché la besogne en préparant le questionnaire).

Nous avons travaillé un peu dans ce sens en rédigeant pour nos enfants des séries de fiches, classées par sujet (création... vie surnaturelle... sacrements... commandements, etc...) qui sont à leur disposition pendant les travaux pratiques.

Ceux qui ont fini leur dessin avant les autres vont choisir une fiche (petit devoir ou test illustré), qu'ils recopient en la complétant, sur une feuille volante.

10. Pour des détails complémentaires, voir notre livre et s'adresser au Groupe pour la recherche des tests collectifs de contrôle, chez Mme Fargues, 9, rue du Montoir, Clamart (Seine).

Leur travail terminé, ils l'apportent au catéchiste pour la correction : si le devoir est mauvais, on jette la feuille et on recommence; s'il est bon, l'enfant colle sur sa feuille une gommette identique à celle portée par la fiche (par exemple : rond vert pour les fiches sur la création, triangle rouge pour les fiches sur les sacrements, etc.).

Les feuilles sont rassemblées et, grâce aux gommettes, facilement classées dans les cahiers d'équipes. Naturellement, c'est à qui aura le plus gros cahier, et ainsi les devoirs se font et les notions s'enracinent à petits coups.

Il y a aussi sur les tables des *jeux de classement*, préparés dans des boîtes, que les enfants peuvent prendre à tour de rôle.

Il s'agit, par exemple, de ranger les créatures sur l'échelle des êtres, de mettre en deux colonnes les motifs de la contrition parfaite et ceux de la contrition imparfaite, les paroles du *Pater* qui se rapportent à Dieu et celles qui se rapportent à l'homme, d'accoupler les deux parties de chaque commandement de Dieu, de mettre à côté du nom d'un sacrement les paroles sacramentelles correspondantes, de classer par ordre chronologique des images de la vie de Jésus, de reconstituer des phrases de l'Évangile coupée en morceaux, de placer au bon endroit sur une carte muette de Palestine les principaux noms géographiques, etc.

Comme on voit, il n'est pas question de jeux de loto ordinaires, qui ne sont guère catéchistiques, bien que les sujets représentés soient religieux (quand l'enfant joue au loto avec ses camarades et même avec la dame catéchiste, il est tout occupé à remplir sa case, à jouer, et ne s'intéresse que très indirectement aux images dessinées sur les cartons); les jeux que nous donnons aux enfants sont *individuels* (ce qui n'empêche pas un enfant avancé d'aider un retardataire à faire plusieurs fois le jeu jusqu'à ce qu'il le réussisse seul pour marquer sa croix sur le tableau) et *intellectuels*, en ce sens que l'effort de pensée qu'ils demandent à l'enfant est très supérieur à l'intérêt ludique qu'ils leur offrent.

6. *Travaux en équipes* [11].

Jusqu'ici, à part les cahiers de fiches, nous n'avons parlé

11. Voir les idées et les conseils donnés par l'excellente petite

que de travaux pratiques individuels, mais il arrive aussi de *temps en temps* que toute la première heure soit consacrée à de grands travaux collectifs : confection d'une frise ou d'un plan en relief avec personnages mobiles, montage d'une scène mimée, tableaux synthétiques. A Noël, par exemple, nous faisons généralement une crèche ensemble (personnages compris); à la fin du Carême, un grand plan en relief de Jérusalem et de ses environs, afin de pouvoir suivre Jésus pendant sa Passion; en cours d'année, le plan en relief de toute la Palestine, etc.

Ces travaux se font par équipes[12] : un groupe s'empare des ciseaux, un autre de la terre à modeler, un autre des pinceaux, etc.

Les chefs ont de petites réunions dans lesquelles nous essayons de leur faire prendre conscience de leurs responsabilités : arriver les premiers, savoir leurs leçons par cœur, travailler avec entrain, aider les autres, ranger le matériel, entraîner les retardataires, etc.; ils trouvent facilement cela d'eux-mêmes et sont très fiers et, généralement, dignes de leur rôle d'apôtres.

Cette division en équipes présente de grands avantages pour l'organisation rapide des jeux, des entrées et des sorties, des distributions, etc. Elle est excellente aussi pour créer cette atmosphère de charité qui doit régner au catéchisme.

Les bons points et les classements ne sont plus à la mode dans les écoles nouvelles qui condamnent à bon droit comme antipédagogiques ces rivalités entre enfants qui travaillent non pour se *surpasser eux-mêmes*, mais pour se dépasser les uns les autres. Il serait dommage que nos enfants trouvent au catéchisme une atmosphère de charité inférieure à celle de certaines écoles païennes. Et c'est ce qui se produit fatalement lorsqu'il est défendu de s'aider, lorsque les enfants

revue « Nous et notre classe », Bulletin mensuel d'entr'aide fraternelle des jeunes institutrices catholiques U. T. O., 2, rue du Grand-Séminaire, Cambrai (7 fr. par an).

12. Dès le début de l'année les enfants sont partagés en équipes (analogues aux sizaines de louveteaux). Nous choisissons les chefs, garçons et filles, d'après leur comportement de l'année précédente, ou d'après le vote des enfants, et les chefs choisissent aux-mêmes leur second et leurs coéquipiers.

uniques, pomponnés et dorlotés à la maison, occupent invariablement les premiers rangs, tandis que les dernières places sont réservées aux enfants anormaux qui ne méritent ni honneur ni récompenses puisqu'ils ne savent jamais leurs leçons.

Quelle différence lorsque, au lieu de travailler *chacun pour soi*, pour avoir une meilleure place que le voisin, on travaille *tous ensemble à la même œuvre* ! Les retardés, les anormaux ont aussi leur tâche dans l'œuvre commune; quelle joie pour eux d'avoir une maison à pétrir pour le plan en relief, un personnage à découper pour la frise... Il ne s'agit plus ici de dépasser les autres, mais de faire tous ensemble quelque chose de beau, un travail où chacun aura mis sa part d'enthousiasme et d'amour.

On dira peut-être que de tels travaux ne conviennent guère à une séance de catéchisme; on sera peut-être tenté de nous reprocher leur « caractère trop sportif ». Que répondre à cette accusation ?

Sans doute cette heure d'applications pratiques mal dirigée peut donner lieu à de graves abus, entraîner du désordre et des parties de fou rire, mais nous pouvons dire en toute sincérité qu'elle peut aussi être l'occasion, la seule occasion, de véritable *intimité* avec les catéchistes (surtout lorsqu'ils mettent eux-mêmes la main à la pâte) et d'entr'aide entre camarades dans une atmosphère de saine joie.

Ennuyeux ne veut pas dire nécessairement sérieux : il ne manque pas de catéchismes très ennuyeux où les enfants font, par derrière, des pitreries invraisemblables qui n'ont rien d'édifiant, tandis que les enfants peuvent faire sans aucun ennui mais avec beaucoup de sérieux les travaux pratiques collectifs que nous leur proposons.

Il faut évidemment, pour cela, que la séance soit parfaitement organisée et que le catéchiste sache exactement ce qu'il veut [13].

7. Jeux en plein air.

Nous avons regretté, au début de cette étude, de ne pas

13. Nous ne pouvons donner ici, faute de place, tous les détails d'organisation, ni dire tous les avantages du travail en équipe; on voudra bien se rapporter à notre livre.

avoir pour notre catéchisme un local idéal, mais du moins nous avons la chance de posséder, autour de notre chapelle, un vaste terrain vague où les enfants peuvent s'ébattre tout à leur aise.

A la fin de cette première heure de travaux pratiques, nous les emmenons donc changer d'air avant le catéchisme proprement dit.

Nous venons de montrer comment nous avons essayé d'introduire au catéchisme un certain nombre d'occupations variées et vivantes dans le but d'aider l'enfant à comprendre sa religion et de christianiser son travail scolaire.

Mais il y a une autre part de la vie de l'enfant, et non la moins importante, sur laquelle nous pouvons aussi agir : c'est le *jeu*. Si nous voulons vraiment apprendre à nos enfants non seulement à connaître la vérité, mais surtout à vivre chrétiennement, il ne faut pas passer des heures à leur expliquer les commandements de Dieu, il faut leur apprendre à jouer chrétiennement, car le jeu c'est la moitié de leur vie. Et, encore une fois, ce n'est pas des parents que nous obtiendrons ces résultats mais par des *jeux véritables chrétiennement joués*.

Nous avons donc dans notre matériel catéchistique quelques accessoires de jeu (balles, corde, foulard), et tous les jeudis nous faisons une bonne partie en essayant de jouer tous ensemble comme faisait l'Enfant Jésus avec ses camarades de Nazareth. Au début, c'est assez difficile, il y a des boudeurs, des tricheurs, des « râleurs ». Excellent moyen de les dépister, unique moyen, en tout cas, de leur apprendre à se corriger.

On remarque bien qu'il s'agit ici de parties de « barres » ou de « balle au chasseur », de « courses de relais » ordinaires [14] et non de jeux à thème chrétien. Nous n'avons pas le temps d'organiser de parties de ce genre, et d'ailleurs nous n'en voyons pas trop l'utilité. Quand un enfant joue, peu lui importe d'être du camp des croisés ou de celui des musulmans, tout l'intérêt de la partie est dans le jeu lui-même

14. Pour des idées de jeux de plein air, voir, par exemple, Jeux de patronage et de colonie de vacances (O. Gé. O, 3, rue de Fleurus). Pour la manière de jouer nous ne saurions trop dire notre reconnaissance au scoutisme et recommander à toutes les catéchistes un petit stage dans une meute de louveteaux.

et tout l'intérêt chrétien d'une bonne partie c'est d'avoir joué de toute son âme en état de grâce en offrant son jeu au bon Dieu... et non d'avoir vaincu des musulmans imaginaires !

Remarquons aussi que le jeu est moins utile au catéchisme que les occupations envisagées plus haut, d'abord parce qu'il n'a pas de résultat intellectuel immédiat, ensuite parce que beaucoup de nos enfants apprennent à jouer chrétiennement au patronage ou à la meute (alors qu'ils n'y apprennent pas à travailler chrétiennement). Il reste cependant urgent pour les enfants qui ne font partie d'aucune organisation de ce genre, et il nous a toujours rendu les plus grands services, surtout avec les garçons, pour créer cette atmosphère chrétienne épanouissante si nécessaire.

Deuxième heure

Avec un programme aussi chargé, cette première heure facultative, que les retardataires écourtent à leur gré, passe très rapidement.

Lorsque l'heure du catéchisme a sonné, le contact est établi depuis longtemps : catéchistes et enfants ont travaillé et joué ensemble chrétiennement, ils ont offert au Seigneur leur travail et leur jeu, ensemble ils vont maintenant essayer de s'approcher un peu plus de Lui en amour et en vérité.

1 *Mise en route.*

La véritable mise en route du catéchisme proprement dit, c'est donc cette première heure d'activités variées dont nous venons de parler, mais après la détente en plein air, il faut reprendre les enfants en main, et une mise en route d'un autre genre est nécessaire pour se placer sur le plan spirituel pur [15].

a) *Préambule.*

Nous commençons donc la séance de catéchisme non par

15. Pur est d'ailleurs une façon de parler, ce n'est pas parce qu'ils sont maintenant assis côte à côte sur des bancs, face au catéchiste, que nos enfants vont être débarrassés de leur corps et penser comme des intelligences séparées !

la prière, mais par quelques mots d'introduction qui calment les enfants et ramènent leur pensée vers le divin. Une partie bien jouée, ou au contraire une bousculade dans les rangs, des défections à la messe du dimanche, un grave événement national... voilà de quoi accrocher l'attention de tous les enfants sur un objet unique d'où immédiatement on l'élève vers Dieu.

« Cette bonne partie que nous venons de jouer, nous l'avons offerte au bon Dieu, si maintenant nous ne nous occupions plus que de Lui ?... »

« Vous savez comme tout le monde est inquiet en ce moment. Qui est-ce qui peut arranger les choses ? et nous qu'est-ce que nous pouvons faire ? »

Souvent quelques mots suffisent, parfois il faut de nombreux détours pour ramener tous les esprits dans la même voie. Nous ne pensons pas, en tout cas, que la seule vertu magique d'un coup de claquoir puisse mettre les enfants en état de prière, et il est bien impossible de les faire prier s'ils ne sont pas dans cet état.

Toutes nos leçons de catéchisme commencent toujours par un préambule, plus ou moins long, mais nous n'en donnons ici que peu d'exemples, car la plupart n'ont d'intérêt que par leur actualité. C'est à chaque catéchiste de trouver dans la vie quotidienne d'un groupe l'événement-choc qui stimule les endormis et rassemble les égarés.

b) *Prière.*

Le préambule nous amène normalement à la prière, activité encore de la part de l'enfant, et combien supérieure à celles dont nous avons parlé jusqu'ici.

Le cours de catéchisme risquerait d'être confondu avec une classe ordinaire, un maître qui parle et qui interroge, des enfants qui écoutent et qui répondent, si au point de départ la prière ne le plaçait pas immédiatement sur un autre plan.

Mais la prière est aussi *au point d'arrivée*, elle doit être la « mise en œuvre » la plus immédiate de la leçon qui a été faite, et c'est pourquoi nous reportons un peu plus loin les remarques que nous aurons à faire à son sujet.

c) *Questionnaire.*

Le questionnaire qui suit porte toujours sur la (ou les)

causeries précédentes. Sans doute l'enfant est censé avoir réfléchi sur cette causerie en apprenant sa leçon de catéchisme, mais une révision complète (et non pas seulement quelques coups de sonde), avec l'aide du maître, est indispensable avant de faire un nouveau pas en avant. Elle est indispensable pour voir ce que les enfants ont vraiment retenu et assimilé et aussi pour mettre les absents au courant. Trop souvent, en effet, quand un enfant a manqué une fois, il perd pied et ne profite plus des leçons suivantes si l'on ne prend pas la précaution de le remettre à flot. (Ce qui doit être aussi l'objet, d'ailleurs, du travail individuel de la première heure.)

De l'avis unanime des stagiaires, un bon questionnaire est ce qu'il y a de plus difficile à réussir. Une causerie, quand on l'a bien préparée, on a des chances de la réussir, mais le questionnaire, c'est beaucoup plus compliqué..., on pose question sur question et les enfants restent muets, ou l'un d'eux répond une bêtise et les voilà tous à la débandade.

C'est qu'il ne s'agit pas seulement, en effet, de préparer dans son bureau une liste de questions intelligentes, il faut, sur place, *suivre la pensée de l'enfant*, dans tous ses détours, à partir des réponses qu'il fait, bonnes ou mauvaises, pour régler nos pas sur les siens et le ramener dans la bonne voie.

Des écueils sont à éviter : vouloir forcer l'enfant à trouver la solution de problèmes qui ne sont pas pour lui des problèmes (par exemple à neuf ou dix ans toutes les questions d'apologétique) est du temps perdu; il faut attendre l'âge où la difficulté se révélera à lui pour lui demander de la résoudre; mais cela ne veut pas dire que l'enfant de neuf ou dix ans doit rester passif devant la vérité qu'on lui présente et répondre mécaniquement à nos questions comme si nous l'interrogions sur la table de multiplication.

Il y a sans doute un certain nombre de vérités de fait que nous lui révélons et qu'il retient par simple jeu de sa mémoire, mais il y a aussi des vérités qui doivent *éveiller* sa curiosité et à propos desquelles il doit *se poser des questions*. Les questions qu'on se pose à neuf ans ne sont pas celles qu'on se pose à cinq ni à seize ans... mais si après nos cours de catéchisme nos enfants ne se posent pas les questions qui normalement se posent à leur âge, nous avons également perdu notre temps.

Le meilleur catéchiste est celui qui obtient non pas seulement des réponses, mais surtout des questions intelligentes; le meilleur catéchumène est celui qui *répond bien*, et qui *interroge* souvent. Nous en revenons toujours à l'enfant actif qui ne se contente pas d'enregistrer et qu'on force à réagir.

Avec ces deux grands principes : pas de problèmes hors de la portée des enfants, pas d'interrogatoire à sens unique, rappelons encore qu'une pédagogie élémentaire demande :

— de ne pas poser de questions si simples que l'enfant n'ait qu'à répondre par oui ou par non (il a toujours, dans ce cas, cinquante chances pour cent de ne pas nous décevoir, même s'il a répondu au hasard);

— par ailleurs, de ne pas employer dans la question des mots ou des formules d'interrogation indirecte que l'enfant ne comprend pas (encore une fois, ne pas oublier combien son vocabulaire est pauvre et différent du nôtre), car un enfant qui ne saisit pas ce qu'on lui demande prend l'habitude ou de se renfermer dans un mutisme prudent quand on l'interroge ou de répondre n'importe quoi. Au contraire, un enfant qui a bien répondu une fois, devant tout le monde, fait effort, par la suite, pour rester digne de sa réputation;

— ne pas donner une tournure catégoriquement affirmative à des questions auxquelles il faut répondre négativement et vice versa; par exemple, ne pas dire d'un ton convaincu : « n'est-ce pas que l'hostie consacrée est simplement du pain ? » ou bien : « n'est-ce pas que les anges ont un corps ? ». Si l'attention de l'enfant est distraite avant qu'il ait eu le temps de réagir, seule la fin de la phrase restera gravée dans sa mémoire : « Les anges ont un corps », « l'hostie consacrée est simplement du pain »;

— ne pas interroger toujours les mêmes;

— ne pas se moquer devant tout le monde d'un enfant qui répond une sottise (c'est le blesser inutilement et briser, pour toujours peut-être, sa confiance);

— ne pas poser de questions de convenances (n'est-ce pas que vous aimez bien le « bon Dieu »?) dont la réponse ne prouve absolument rien;

— poser la question à tout le groupe et demander *ensuite* la réponse à un seul;

— attendre cette réponse avec patience (souvent la pensée de l'enfant est juste, mais il ne sait pas l'exprimer);

— lorsqu'il s'agit d'exemples, demander à chaque enfant

une réponse particulière : « quel est le nom de *ton* saint patron ? quel jour a commencé *ta* vie surnaturelle ? etc. » Il faut que l'enfant sente qu'il est mis en cause, et que la question regarde *son moi tout* entier et non pas son moi scolaire chargé de vivre en paix avec l'adulte et d'éviter ses représailles.

Souvent le questionnaire nous amène de nouveau à la prière. C'est normal puisqu'il résume la causerie précédente, toute tendue elle-même vers la prière finale. Comme un oiseau qui essaie ses premières ailes fait de nombreux efforts maladroits pour quitter le sol un instant, puis retombe sur ses pattes, ainsi l'âme de l'enfant, par de petits efforts successifs, est prête à prendre son essor : laissons-la s'envoler avant de lui demander une nouvelle attention à nos paroles.

2. *Causerie.*

Car, tout de même, voici l'heure de la causerie, et la parole va être enfin donnée au catéchiste. C'est bien son tour d'être actif, de remuer, de faire des gestes, des dessins et des mimiques ! Pendant ce temps les enfants seront surtout *réceptifs*, cela ne veut pas dire qu'ils devront être passifs. Sans doute leurs pieds, leurs mains, leur langue seront immobiles, mais il faut que leur esprit et leur cœur travaillent, il faut à tout prix, même pendant la causerie, les faire, de temps en temps, *réagir*.

Comment cela ? D'abord en les *interrogeant*, en les faisant intervenir dans la conversation. C'est à dessein que nous appelons nos instructions des « causeries », pour bien laisser entendre que ce ne sont pas des monologues. Quand on « cause », c'est à chacun son tour de parler. L'enfant veut bien nous écouter, à condition qu'on lui laisse de temps en temps la parole. Ne nous y trompons pas, les statues immobiles qui nous regardent fixement ne sont pas toujours celles qui nous écoutent le mieux : généralement, quand un enfant a bien suivi notre pensée, il éprouve le besoin de dire quelque chose à son tour.

Aidons-le en l'interrogeant et aussi en le faisant *prier* ou *chanter*. Nous ne cherchons pas seulement à éclairer les intelligences, mais à réchauffer les cœurs : profitons donc d'un moment d'enthousiasme, après une belle histoire ou une parole vibrante, pour immédiatement entamer une prière où

nos petits mettront, activité suprême, leur part de pensée et d'amour.

Sachons aussi, de temps en temps, nous taire, faire *silence*. Très souvent nous parlons, nous parlons... tant de choses à dire en si peu de temps... et les enfants se trouvent noyés sous le flot de nos paroles. Il faut leur laisser le temps de reprendre haleine. Nous espérons remplir l'intelligence de nos petits avec nos mots d'adultes, comme on remplit de liquide un récipient vide, alors qu'il faudrait seulement aider la *source* à *jaillir* dans l'intérieur même de leur âme, *dégager* au lieu d'entasser.

Essayons d'être brefs et silencieux, sachons nous laisser interrompre et laisser agir la grâce. Ceci dit, nous avons tout de même le droit d'espérer et d'exiger qu'on nous écoute. A quoi pourra peut-être nous aider l'observation des **règles suivantes** :

— *Préparer* soigneusement ses causeries : plan, explications, exemples, histoires : au plus tard la veille de la leçon, en se mettant par la pensée en face de son auditoire;

— parler *lentement* et se répéter souvent;

— pas de mots, des idées : l'enfant ne va pas chercher le **grain dans la paille**;

— parler à *voix douce* et, dès qu'on entend un enfant bavarder, se taire : hausser le ton de la voix pour couvrir celle des bavards, c'est les engager à parler eux aussi plus fort; le silence vient plus vite à bout d'un « chahut » que les éclats **de voix et les grands gestes**;

— ne pas avoir perpétuellement l'air sérieux, avoir plus de confiance dans son *sourire* que dans son verbe;

— se servir, en temps opportun, du *tableau noir* et des **tableaux muraux**;

— se rappeler de temps en temps l'âge et les capacités de son auditoire, s'interrompre pour demander aux moins intelligents de quoi l'on vient de parler : il ne suffit pas, en effet, que les plus avancés aient compris, c'est surtout de la queue qu'il faut s'inquiéter [16];

— si, malgré tout, un enfant indiscipliné trouble la bonne harmonie de l'auditoire, ne pas prendre un ton tragique ce serait donner trop d'importance au délinquant devant

16. *La Vie et la Joie au catéchisme*, 1re année, p. 22.

ses camarades) ni un ton persifleur (ce serait le murer dans sa révolte), mais plutôt un air négligent : « X... est vraiment trop petit pour rester avec nous, puisqu'il ne peut comprendre ce que nous disons, je lui permets de sortir avant les autres... » Trouver ensuite l'occasion de rattrapper le révolté pour le prendre à part : deux minutes d'entretien seul à seul, dans la douceur et la détente, valent beaucoup mieux qu'un long sermon en public.

Voici pour la forme de nos causeries. Pour le fond, le grand principe quand on veut parler à des enfants avec quelque espoir d'être écouté, c'est de chercher ce qu'ils attendent de nous, ce dont ils ont vraiment *besoin*, et non ce qui satisfait notre logique d'adulte. Si ce que nous leur disons ne les intéresse pas, nous ne leur ferons pas entrer notre enseignement dans la tête ni par la force, ni par toutes sortes d'amusements extérieurs.

Les besoins ne sont pas les mêmes à sept ans et à quatorze ans, il nous faudrait savoir — et la psychologie seule peut nous renseigner sur ce point — la nourriture qui convient exactement aux enfants de neuf à dix ans auxquels nous nous adressons. Encore une fois, si nous leur donnons une nourriture trop forte, sous prétexte que plus tard ils ne pourront plus la recevoir de nous, non seulement ils n'assimilent pas ce que nous leur offrons, mais encore ils prennent la religion en *dégoût* (comme un bébé que l'on voudrait nourrir avec des beefsteaks saignants), et si nous leur donnons une nourriture insuffisante, ils *s'anémient* (ce dernier danger est plus rare et aussi moins grand).

Comme le dit si bien une éminente catéchiste : « *Il faut faire coïncider la forme de la vérité religieuse et la forme de l'intelligence enfantine à un âge déterminé* [17].

Comment pense donc l'enfant de neuf-dix ans ?

« Vers le milieu de cette période de la seconde enfance, l'adaptation au réel est bien avancée; les intérêts s'élargissent, l'expérience plus riche nourrit l'imagination, la curiosité s'éveille en mille directions. L'enfant de neuf-dix ans, s'il est encore inapte au raisonnement logique, devient cependant sensible à la logique interne des systèmes d'idées :

17. M. Fargues, *Introduction des enfants de neuf ans au catéchisme*, p. 18.

il ne discerne pas le rapport des idées les unes avec les autres, cependant si les rapports sont incohérents il a le sentiment d'un désordre. Il ne raisonne pas, mais il ordonne. Ou plutôt, les notions s'ordonnent en lui pour peu que ses éducateurs y aident en les lui présentant à l'heure favorable. Il faut un programme, mais non pas un programme à notre manière, dont l'ordre soit nécessité par les convenances de l'objet : *un programme à la commande de l'enfant*, dont l'ordre soit justifié par les *convenances du sujet*[18]. »

Pour nous, nous avons essayé de résoudre le problème en adaptant notre programme d'enseignement aux besoins de la vie surnaturelle de nos enfants : *vie d'assimilation au Christ*, par la participation à ses mystères tout au long de l'année liturgique.

Quant au détail de chaque causerie il a été écrit pour un groupe particulier d'enfants et devra subir plus d'une modification pour s'adapter à d'autres auditoires. Nous n'avons pas voulu donner d'exemples « passe-partout », mais seulement quelques exemples vécus, voulant laisser à chaque catéchiste le soin de puiser dans la vie même de son auditoire les exemples concrets actuels qui ont le plus de chances de l'impressionner[19].

Puisons aussi dans notre vie personnelle : événements de famille, succès, épreuves, tentations mêmes, tout ce qui peut faire sentir aux enfants que nous ne sommes pas des machines à débiter des sermons, mais des créatures vivantes. Comme le contact sera plus intime et la sympathie plus grande si les enfants savent de notre bouche que nous devons, nous aussi, faire effort pour nous lever le matin ou pour ne pas nous mettre en colère !

Surtout, pour tout ce qui est prière, examen de conscience, méditation, ne nous mettons pas en dehors des enfants, entrons les premiers dans la vie où nous voulons les entraîner : « nous allons demander à la Sainte Vierge... nous allons chercher dans notre conscience », et non pas « vous allez... », vous tout seul pendant que je me croise les bras.

18. *Ibid.*, pp. 14-15.

19. A propos d'exemples, éviter avec soin les comparaisons si subtiles ou amusantes qu'elles absorbent entièrement l'imagination de l'enfant complètement indifférent à l'idée qu'elles cachent.

Travaillons nous-même à la *correction* de nos propres défauts, *méditons* les vérités et les passages de l'Évangile que nous voulons expliquer aux enfants : ils doivent sentir que tout ce que nous leur disons est vraiment du *vécu* et non pas du convenu ou du débité ! Ayant toujours notre *réservoir intérieur* débordant pour pouvoir en déverser le trop plein sur les autres, au lieu de débiter consciencieusement notre marchandise par petits paquets tout préparés.

Pour tout ce qui est du domaine de la *morale*, enfin, n'oublions pas que les enfants ont uniquement besoin de connaître celle qu'ils peuvent vivre, il est donc absolument inutile d'essayer de leur apprendre ce qu'ils devront faire quand ils seront grands.

— Mais, direz-vous, sera-t-il temps d'apprendre ce qu'on doit savoir quand le moment sera venu d'en faire usage ?

— Je l'ignore, mais ce que je sais, c'est qu'il est impossible de l'apprendre plus tôt [20].

Apprenons à nos enfants à vivre *actuellement* en bons chrétiens, à remplir *tous* leurs petits devoirs d'enfants chrétiens, à résoudre en chrétiens *leurs* petits cas de conscience d'enfants vivant dans un milieu déchristianisé, cela suffit, et cela seul peut les mettre dans la voie de résoudre plus tard en chrétiens les problèmes moraux de leur vie d'adulte.

Leur apprendre à faire actuellement consciencieusement leur travail d'écolier c'est leur apprendre à faire plus tard consciencieusement leur travail d'ouvrier, sans qu'il soit utile de leur donner dès aujourd'hui des explications et des conseils sur ce sujet. Leur apprendre à ne pas se battre en récréation est la meilleure leçon sur « Homicide point ne seras »; les petits sacrifices de Carême les préparent *vitalement* aux grands sacrifices futurs de toute vie chrétienne.

Cela ne veut pas dire qu'il faille présenter aux enfants la vie chrétienne comme quelque chose de facile, de sucré. Les enfants aiment le sacrifice, ils s'enflamment d'héroïsme, d'héroïsme à leur mesure, qui peut être une *mesure comble*, mais une *mesure d'enfant*, non une mesure d'adulte.

Nous en revenons toujours au même principe : la solution d'un problème que l'enfant ne se pose pas le laisse parfaite-

20. Rousseau, *Émile* (Garnier), p. 194.

ment indifférent; il faut *avoir soif* pour que la boisson soit agréable et bienfaisante.

On peut être intimement persuadé de la vérité de ces différents principes pédagogiques et pourtant « rater » de temps en temps une causerie, le seul moyen de faire mieux c'est de *nous accuser nous* et non l'indiscipline des enfants. Retenons cette dernière maxime : « Si vos enfants tournent la tête ou se dissipent, dites-vous bien que c'est de votre faute et non de la leur [21]. »

3 *Mise en œuvre.*

Nous venons, pendant le questionnaire et la causerie, de veiller soigneusement à ce que les enfants ne restent pas inertes, passifs, ni même uniquement réceptifs, nous les avons fait *réagir* en les interrogeant, en les invitant à poser des questions et surtout à *prier*.

Tout cela est déjà de la « mise en route », mais il est impossible de tout dire en même temps, et c'est pourquoi nous avons divisé chaque leçon de notre livre en trois parties distinctes qui, dans la réalité, se compénètrent intimement.

Les *travaux pratiques* que nous faisons en première heure sont l'application de ce qui a été expliqué la semaine précédente, la *leçon à apprendre* également (activité mnémonique).

La vraie mise en œuvre, les enfants doivent la faire à la maison, à l'école, dans la rue, par *l'exercice des vertus chrétiennes* dans leur *vie quotidienne* (à quoi la séance de travaux pratiques et de jeu les a un peu entraînés) et par la *prière*.

Il faut donc aussi et surtout non seulement que nous leur apprenions de nombreuses prières, mais surtout que nous les entraînions à bien prier.

La mise en œuvre de chaque leçon comporte une ou plusieurs prières se rapportant intimement à la causerie précédente, cela ne veut pas dire qu'il faille les dire toutes et

21. Abbé Courtois, *Pour « réussir » auprès des enfants* (O. Gé. O). On voudrait pouvoir citer tout le chapitre : « L'art de parler aux enfants », dont cette maxime est extraite.

supprimer les prières classiques, mais que l'aboutissement normal de toute causerie religieuse est une élévation de l'âme vers Dieu. Si ce que nous venons de dire aux enfants ne leur donne pas envie de prier sur l'heure, ce n'est pas lorsqu'ils seront rentrés chez eux que nos paroles produiront soudain cet effet : elles auront donc été vaines.

Il est difficile de trouver des prières qui fassent vraiment prier les enfants : tant qu'ils apprennent un texte, ce n'est pas une prière; dès qu'ils le savent trop bien, ils n'y font plus attention. Il faut des textes faciles et liturgiques qu'ils puissent répéter spontanément et qui profitent de toutes les grâces de l'Église.

Rappelons à ce sujet quelques principes pédagogiques élémentaires :

« Attendre pour commencer la prière que le *silence le plus absolu* règne dans la salle. Il est rare qu'un « chahut » d'enfants résiste plus de deux minutes à l'impassibilité du catéchiste, il faut seulement savoir attendre le silence et le calme... sans s'énerver soi-même;

— *donner soi-même l'exemple du recueillement*, extérieurement en baissant les yeux et en joignant les mains, intérieurement en pensant à ce qu'on dit. Que l'enfant n'ait pas l'impression qu'on le fait prier, mais qu'on prie avec lui;

— ne jamais faire réciter aux enfants des prières qu'ils ne peuvent pas comprendre;

— ne jamais donner comme punition une prière supplémentaire. Que la prière ne soit pas considérée comme une corvée, mais comme une chose agréable, une récompense [22]. »

Une bonne méthode pour habituer l'enfant à la *prière personnelle* : « On demande aux enfants de fermer les yeux, au besoin de mettre la tête dans les mains; et après les avoir bien mis en présence du Bon Dieu qui les entend, même lorsqu'ils parlent tout bas, demandez-leur de répéter tout bas les prières que vous faites en leur nom (ne manquez pas de vous arrêter le temps nécessaire pour qu'ils puissent répéter sans se presser ce que vous leur suggérez) et utilisez, à ce moment, le singulier au lieu du pluriel :

22. *La Vie et la Joie au catéchisme*, 1re année, pp. 18-19.

« Seigneur Jésus, vous savez bien que je vous aime — mais je voudrais vous aimer davantage. Faites-moi la grâce de ne jamais vous faire de la peine, etc... »

A un certain moment vous pouvez leur dire : « Pendant quelques instants vous allez essayer, sans rien dire à Jésus, de Lui faire sentir que vous L'aimez de tout votre cœur. »

Ou bien lorsque vous leur avez fait dire : « Seigneur Jésus, je veux vous faire plaisir », ajoutez : « Réfléchissez quelques instants sur ce que vous pourriez bien faire aujourd'hui pour faire plaisir à Jésus », et puis, au bout de quelques instants : « Je pense que vous avez trouvé, promettez-Lui tout bas de le faire [23] ».

« La parole est l'expression de la lumière, le chant est l'expression de l'amour. » A la prière muette ou à haute voix, ajoutons souvent la *prière chantée*. La plupart des enfants aiment beaucoup chanter et chantent très bien, pour peu qu'on ne leur demande pas de crier. Répétons leur que « bien chanter c'est prier deux fois »; faisons-les aussi chanter tout bas et tâchons d'exprimer nous-mêmes dans notre chant tout ce que n'ont pu dire nos pauvres mots [24].

FRANÇOISE DERKENNE.

23. Abbé Courtois, *Pour « réussir » auprès des enfants*, p. 72 (l'art de faire prier).

24. Pour les réunions de stagiaires et de parents, voir *La Vie et la Joie au Catéchisme*, 1re année, pp. 24-25.

Pour les prêtres qui rencontrent la J. O. C.

Parmi les très nombreux prêtres soldats, plusieurs, qui ne connaissaient la J.O.C. que par une réputation qui l'a souvent déformée, se trouvent soudain en contact avec des militants jocistes ou de simples affiliés mobilisés. Dans beaucoup de paroisses aussi, des curés d'un certain âge qui se déchargeaient sur leurs vicaires des œuvres de jeunesse doivent en reprendre la responsabilité et deviennent ainsi brusquement aumôniers jocistes. Les uns et les autres ont peu de loisirs pour se mettre suffisamment au courant du Mouvement. Cependant, ils doivent sans tarder remplir près des jocistes un rôle sacerdotal : sous les drapeaux il faut soutenir et conseiller les militants qui ont une tâche plus belle que jamais à accomplir — les admirables lettres jocistes contenues dans la *Lettre aux aumôniers* d'octobre en sont un témoignage dont nous conseillons fortement la lecture —, à travers le pays il faut assister les sections et fédérations qui se sont déjà réorganisées avec, chez de jeunes militants, une discipline, un esprit d'initiative, un cran qui ont surpris ceux-là mêmes qui avaient le plus de confiance dans la J.O.C.

On ne cherchera pas ici des consignes aux aumôniers pour le temps de guerre. Il appartient à l'aumônier général de la J.O.C. de les transmettre par la *Lettre aux aumôniers*. Nous voudrions présenter seulement quelques réflexions qui, sans traiter tout le vaste sujet du rôle du prêtre à la J.O.C., s'efforceront d'en éclairer certains aspects, et de permettre à ceux qui rencontreront la J.O.C. en ces temps d'épreuve d'y apporter avec fruit le concours irremplaçable de leur sacerdoce.

***

Le *premier contact avec des jocistes* serait déjà matière à bien des remarques. Très souvent, le prêtre qui découvre un

jeune travailleur portant l'insigne jociste s'attend plus ou moins consciemment à rencontrer un individu exceptionnel. Les témoignages officiels des chefs de l'Église, et surtout la littérature qui s'est développée autour du Mouvement, mettant en valeur des exemples magnifiques, ont créé à la J.O.C. une brillante auréole où le sens du réel perd un peu ses droits. Et voici que tel jociste rencontré par hasard n'apparaît pas un modèle de vertu, peut-être même n'est-il pas très « pratiquant » — ce qui, pour certains prêtres, est le critère définitif de la valeur d'un chrétien —, pour tout dire, il n'est pas tellement différent de ses camarades. Quelle désillusion !

La J.O.C. a pourtant bien souvent répété qu'elle n'est pas seulement — comme d'autres mouvements d'Action catholique — une élite. Elle s'adresse à la « masse », et si son but essentiel est de la ramener au Christ, on doit comprendre que ce retour ne s'opère pas d'un coup, mais exige une lente conquête, pleine de méthode, de tact et de discrétion. Trop souvent on assimile la J.O.C à une œuvre, un patronage par exemple, où tout le monde va à la messe obligatoirement et est traité sur le même plan au point de vue spirituel. Sans doute les dirigeants et militants jocistes peuvent, dans la plupart des cas, supporter la comparaison avec les meilleurs éléments de patronage, mais la J.O.C. a aussi de simples membres et des sympathisants, jeunes travailleurs à qui on demande fort peu de chose : une réunion mensuelle, la lecture du journal, ne pas faire de politique, ne pas « causer de scandale ». Ceux-là doivent avoir l'assurance, en venant à la J.O.C., qu'ils tombent dans un groupe de camarades réunis par un idéal de fraternité chrétienne et non dans une « œuvre » présidée par un « curé ». N'oublions pas d'ailleurs que tout le dynamisme de la J.O.C. tend à transformer le sympathisant en affilié, puis en militant, et que les méthodes sont parfaitement adaptées à ce but. Encore faut-il leur faire confiance.

*
* *

Il arrive également que l'on rencontre des militants ou des dirigeants entièrement donnés à leur idéal et dont on admire volontiers la générosité, mais qui apparaissent *trop*

uniquement préoccupés du sort de la classe ouvrière, épousant facilement toutes ses aspirations ou ses réactions, même quand elles paraissent exagérées ou puériles.

Nous ne nierons pas que de tels cas existent. Ils sont surtout le fait de jeunes militants dont le bagage intellectuel — si réduit chez les jeunes ouvriers — ne s'est pas encore agrandi par le travail personnel que la J.O.C. exige de ses dirigeants. On peut d'ailleurs signaler à ce propos le bienfait qu'apportent aux jocistes les rencontres avec d'autres chefs de mouvements spécialisés, rencontres régulières sur le plan diocésain, par exemple.

Il faut surtout observer que le prêtre ne peut réaliser, la plupart du temps, combien le milieu ouvrier, même les familles ouvrières classées parmi les plus chrétiennes, sont imprégnées de socialisme. Comment voudrait-on que des jocistes échappent complètement à cette atmosphère qui imbibe la vie des travailleurs ? D'autant qu'ils se sont attachés de toute leur âme généreuse au sort de la classe ouvrière, et qu'un amour aussi fort ne va pas sans quelque partialité, surtout devant certaines injustices ou certaines misères.

Enfin, faut-il dire que si certains reprochent aux jocistes des préjugés de classe, l'accusation pourrait être retournée ? N'y a-t-il pas des prêtres, même issus de milieux populaires, qui, à leur insu, se laissent guider par les propos et les sentiments de ceux qu'ils voient le plus souvent à l'église ou dans les œuvres, et dont on sait qu'ils appartiennent en majorité, dans bien des paroisses, à la bourgeoisie ? Un loyal examen de conscience sur ce point pourrait n'être pas toujours inutile...

*
* *

Dans la J.O.C., on voit justement un mouvement de conquête et d'apostolat. Mais il ne faut pas oublier qu'elle est aussi une *méthode d'éducation* parfaitement adaptée aux jeunes ouvriers. Cette tâche éducative assurée de pair par les dirigeants et par l'aumônier a un aspect ingrat qu'il ne faut pas fuir. La tentation est forte pour l'aumônier de section de laisser ses militants se débrouiller dans l'*organisation matérielle*, la trésorerie par exemple, et de ne s'occuper que du domaine spirituel. Ce serait perdre de vue que toute l'organisation jociste a un but éducatif; ainsi, la coti-

sation permet à un mouvement libre de jeunes salariés de se suffire et par là développe chez eux la fierté de leur groupement indépendant avec le sens de la dignité ouvrière. C'est aussi par la cotisation que l'éducation de l'épargne, et donc la préparation matérielle du futur foyer, sont entreprises. S'il est légitime de demander que les questions matérielles n'occupent pas la plus grande place dans une réunion jociste, ce serait une grave erreur pour un aumônier de se désintéresser de cet aspect du travail jociste, même si ensuite il s'employait, selon une méthode anti-éducative, à boucher les trous de la caisse par quelque générosité imprévue. Au service des étudiants de l'enseignement secondaire ou supérieur des prêtres consacrent leur vie à professer les sciences profanes. Est-il moins sacerdotal qu'un aumônier assiste des jeunes travailleurs dans l'organisation matérielle d'un mouvement qui peut donner demain une classe ouvrière plus digne et plus heureuse ?

*
* *

D'autres remarques plus importantes doivent être faites sur le rôle du prêtre comme éducateur à la J.O.C. Certains nouveaux aumôniers assistant pour la première fois à un cercle d'études sont déroutés par la méthode d'enquête. La J.O.C. en ce domaine s'est, en effet, inspirée des méthodes actives mises en valeur par la pédagogie moderne. En fait, l'expérience prouve que seule l'enquête peut éveiller l'attention et conduire à l'effort intellectuel des jeunes ouvriers qui ont souvent perdu depuis plusieurs années tout contact avec les livres et le papier. De temps en temps se rencontrent, d'ailleurs, des aumôniers qui organisent à leur guise des cercles d'études où ils enseignent, d'une manière suivie qui leur semble plus sérieuse, plus organique, les vérités religieuses ou la doctrine sociale. Toujours, au bout de quelques mois ou même de quelques semaines, ils aboutissent à un échec. Sans doute, la méthode jociste d'enquête n'apporte-t-elle qu'un lot restreint de connaissances nouvelles — encore qu'il soit toujours loisible à l'aumônier préparant avec un dirigeant un cercle d'études d'éclairer à fond telle question ou de conseiller telle lecture. Mais sa force tient surtout dans sa seconde partie : *le jugement des faits appor-*

tés. A ce moment, le jeune travailleur doit faire un effort personnel, et rien n'est plus formateur pour lui. On a souvent remarqué que la rectitude du jugement était un trait du caractère jociste. Si des dirigeants peuvent se tromper sur telle question d'ordre général dont ils n'ont pas en mains tous les éléments, leur jugement d'un fait ou d'un individu est rarement erroné, et l'aumônier attentif sera parfois bien surpris de voir qu'en tel cas délicat, où son avis n'avait pas rencontré celui de ses jocistes, c'était ces derniers qui avaient raison.

Si la formation du jugement nous paraît l'essentiel de la méthode jociste, c'est que la classe ouvrière, habituée à penser collectivement et à recevoir des consignes tout adaptées, est loin de connaître l'effort de réflexion personnelle. La grande faute du communisme fut d'imbiber le monde ouvrier de slogans que des propagandistes répétaient, souvent sans y avoir fait le moindre effort de réflexion. Il faut que le vieux fond paysan et individualiste qui subsiste chez la plupart des ouvriers français soit encore bien vivace pour que le bon sens populaire ait conservé sa réputation légendaire. Mais il demeure que l'éducation ouvrière doit s'assigner comme but essentiel de former des êtres conscients et responsables, des personnes.

*
* *

Et cela vaut dans le domaine spirituel. Il faut amener le jeune ouvrier à *une vie chrétienne personnelle*. Depuis toujours la grande préoccupation de la J.O.C. a été de susciter des chrétiens libres et conscients, et le prêtre qui est responsable de l'éducation spirituelle de militants jocistes a à sa disposition des conseils qui sont le fruit d'une expérience déjà longue. Entre autres moyens, il ne devra pas sous-estimer la valeur des récollections que la J.O.C. organise régulièrement et qui sont à l'origine de bien des progrès religieux de jocistes. La direction de conscience est également d'une grande importance pour la vie spirituelle du jeune travailleur particulièrement sujet à la négligence et à l'instabilité. Mais elle doit être adaptée, et il faudrait bannir jusqu'à son nom même. Il faut qu'elle reste très proche de la vie ouvrière de chaque jour et respecte la spontanéité

et la liberté spirituelle qui sont une des grâces de la J.O.C. Ainsi, pour citer un exemple concret, les jocistes, habitués aux difficultés de la vie ouvrière, ont naturellement le sens du sacrifice et sont portés à en multiplier les occasions. Mais évitons de leur conseiller ces « petits sacrifices » en honneur dans certains groupements d'enfants. Les jocistes, le Secrétariat général le leur rappelait récemment, ont à accomplir le grand sacrifice de l'acceptation des conditions providentielles de leur vie familiale, ouvrière, sentimentale. Et en tout cela ils doivent faire passer un courant intense de charité. Voilà qui est tellement plus vrai...

Parmi les dominantes de la religion jociste, on pourrait mentionner particulièrement : un profond attachement à Jésus-Christ et à son Corps mystique, dont la doctrine est à la base de tout le mouvement jociste; un grand besoin de la nourriture eucharistique; un sens exact de la valeur chrétienne du travail et de la souffrance; et, chez les meilleurs, une piété délicate envers la Sainte Vierge — fruit d'une double prise de conscience : la valeur positive de la chasteté et la grandeur de la maternité — qui s'exprime d'ailleurs par un élan très personnel, assez en marge des formules connues et conseillées.

Souvent les jocistes aiment à noter ces sentiments, et il faut les encourager à tenir un carnet de notes, à condition que leur spontanéité n'en souffre pas et que leurs réflexions ne soient pas l'occasion d'un repliement sur eux-mêmes, mais d'une plus grande intimité avec le Christ, et pour cela il est bon que le caractère général en soit fixé par leurs efforts de conquête apostolique.

A ce sujet, on nous permettra de remarquer le tact et la discrétion que nous devons avoir vis-à-vis des confidences de jeunes travailleurs, en raison même de la confiance qu'ils nous témoignent en nous les communiquant avec la spontanéité propre à la classe ouvrière. Tout aumônier jociste possède certains trésors spirituels qu'il est tenté de faire connaître, surtout quand il sent autour de lui une totale méconnaissance de l'âme ouvrière. Pourtant, il vaut mieux en règle générale avoir la pudeur de ne pas dévoiler ces richesses. Ce peut être d'ailleurs de la prudence, car les jeunes ouvriers, s'ils se donnent tout d'un coup et totalement, demeurent souvent instables. D'autres milieux so-

ciaux ont d'autres vertus; une exaltation hors de propos des valeurs spirituelles de la classe ouvrière pourrait favoriser ou ne sait quelle sentimentalité maladroite et d'ailleurs irréelle. A ceux qui veulent savoir ce que la J.O.C. peut faire d'un jeune travailleur, il suffit de faire connaître les admirables histoires de quelques jocistes morts récemment dont les vies ont été publiées, et d'assurer que de telles existences ne sont pas tellement exceptionnelles.

*
* *

La conduite d'une âme de jeune homme pose, dans tous les milieux sociaux, le problème de *l'éveil de la vie sentimentale* et de son orientation. Chacun sait que, dans la classe ouvrière, la grande majorité des jeunes « fréquentent » dès leur adolescence, et dans des conditions souvent lamentables. La J.O.C. qui s'est assigné comme but essentiel de préparer des foyers sains et heureux, et qui sait quelles tragiques conséquences entraînent les fréquentations précoces, s'est mise à lutter contre cet état de choses. N'est-ce pas un succès éclatant de voir des militants ou des dirigeants tellement donnés à leur mouvement qu'ils en ont oublié le bal et toutes les occasions dangereuses. Cette transformation, que la J.O.C. obtient par ses méthodes, la rend plus forte pour demander que l'aumônier se montre patient vis-à-vis des affiliés ou sympathisants qui fréquentent encore. Dans la conquête de la masse, ce n'est pas d'abord ces sortes de problèmes qu'il faut aborder : ils ne sont pas les plus importants du christianisme, et d'ailleurs il y a dans le monde ouvrier de tels préjugés et de telles habitudes prises que la responsabilité de ces jeunes travailleurs est souvent bien atténuée. N'est-on pas parfois plus large vis-à-vis des jeunes gens de la bourgeoisie que vis-à-vis d'ouvriers qui, n'ayant pas de salons, font leurs rencontres dans la rue ? Sans doute, dans d'autres milieux l'éducation et la politesse introduisent certaines garanties que les jeunes travailleurs n'ont pas. Mais ils ont, plus que peut-être on ne le croit, une certaine délicatesse d'âme qui se révèle dès qu'ils ont compris la vocation de la jeune fille et sa dignité. Bien des erreurs, en tous cas, ont été commises par des aumôniers ou même des dirigeants maladroits qui, sans qu'il

y ait eu « scandale », excluaient du Mouvement des jeunes à la vie sentimentale indisciplinée. Ainsi était souvent coupé le dernier lien qui les rattachait à la vie chrétienne.

Dans l'éducation sentimentale des jeunes travailleurs comme dans leur vie religieuse on sent à chaque instant le manque de parents chrétiens, et surtout éclairés sur leurs devoirs. L'ouvrier se forme très vite, l'entrée au travail et les mois qui suivent décident presque complètement de l'orientation de sa vie, et à ce moment les parents ont encore en partie leur influence sur l'enfant. Quels soins devrions-nous apporter à former une L.O.C. qui nous donne des foyers vraiment conscients de leurs missions. En attendant ce moment si désiré, un aumônier doit être très attentif à épargner à l'enfant qui entre au travail le choc brutal si fréquent le jour où pour la première fois il est embauché. La préjoc est particulièrement conçue pour atténuer le « scandale » qui guette beaucoup alors et qui n'est si dangereux que par son effet de surprise. Préparer un enfant à l'entrée au travail, le guider dans ce moment délicat, c'est souvent sauver son âme.

*
* *

L'aumônier a le devoir de faire confiance à ses militants et dirigeants jocistes, et de leur laisser assez de liberté pour qu'ils sentent vraiment que la J.O.C. est « leur affaire ». Une section de J.O.C. ou, à la caserne, un « groupe d'amitié » dont l'aumônier fait tout le travail — nous en connaissons qui allaient en ville coller les affiches —, et dont les militants sont tout le temps chez un « curé », ne fera jamais de conquête en pleine masse... Il faut que les dirigeants « dirigent » de fait, en s'appuyant évidemment sur l'aumônier, mais celui-ci doit exercer un soutien qui, très ferme, ne cessera pas d'être discret. Il faut aussi que les jocistes sentent chez leur aumônier un enthousiasme, une confiance totale dans le Mouvement. Le prêtre qui critique devant ses jocistes les directives générales de la J.O.C., trouvant, par exemple, qu'il y a trop d'activités, affaiblit sa section en même temps qu'il commet une erreur de psychologie, car si la J.O.C. impose beaucoup de travail à ses membres, c'est qu'il faut demander beaucoup aux jeunes ouvriers

et les conduire par la charité effective manifestée dans les activités extérieures à cette vie intérieure qu'ils soupçonnent à peine.

La J.O.C. possède la force invincible du Christ. Il ne faut pas minimiser cette aide surnaturelle. Certains prêtres, découragés devant la « mentalité » des jeunes de dix-huit ou vingt ans, rêveraient volontiers de commencer avec de plus jeunes le travail jociste. Nous croyons que, dans beaucoup de cas, c'est une grave erreur. Quand les petits jocistes auront grandi, ils ne feront pas autrement que les anciens si le milieu lui-même n'est pas transformé. Et à celui qui douterait de la possibilité de cette transformation, des centaines d'aumôniers jocistes pourraient répondre en citant des exemples convainquants : combien de jeunes gens de dix-sept ou dix-neuf ans qui ne pratiquaient plus depuis longtemps et « fréquentaient » assidûment ont été conquis par la J.O.C. et ont en quelques mois transformé leurs vies à tel point que l'on se demande autour d'eux comment la J.O.C. a pu obtenir un tel changement. De telles conversions montrent combien, à travers le Mouvement et les méthodes jocistes, l'Esprit de Dieu agit.

D. Mesnard, O. P.

LECTURES

• **Les pages choisies de saint Thomas d'Aquin**, par Yves Simon. Préface de M. J. Maritain. Éditions de la N.R.F., 1 vol.

La « Collection catholique », dirigée, aux Éditions de la N.R.F., par M. André David, vient de s'enrichir de trois petits volumes d'excellente qualité. Les *Pages choisies* de saint Thomas d'Aquin ont eu M. Yves Simon pour traducteur et M. Jacques Maritain pour préfacier. Celui-ci rappelle avec force que « saint Thomas témoigna, devant nous, de la valeur sacrée de la nature et tout à la fois de son aspiration à se dépasser, et de la transcendance absolue de l'ordre surnaturel, en qui tout vient se consommer ». L'ordre même qui a présidé à la classification des textes, et qui est un ordre théologique, ainsi que les divers thèmes retenus sont la meilleure illustration de cette conception fondamentale du Docteur Commun. — M. Georges Bernanos avait publié, voici quelque douze ans, un *Saint Dominique* animé à la fois de l'esprit de croisade et de la divine compassion. On est heureux de voir livré au grand public ce petit volume devenu introuvable. — Nous n'avons pas encore signalé un recueil d'exquises *Légendes chrétiennes*, contées par M. Pierre Mornand. Tel ou tel de ces récits : « L'Enfant de chœur de Notre-Dame de Chartres », ou « Le Diable prédicateur » sont de vrais chefs-d'œuvre du folklore chrétien.

• **La Grand'Route apologétique**, par M. le chanoine Masure. Paris, Beauchesne, 1 vol.

Depuis longtemps, M. le chanoine Masure cherche quelle ligne de démarcation l'on peut fixer entre l'ordre naturel et l'ordre surnaturel, et à quels signes il est possible de reconnaître l'existence du monde de la Révélation. L'apologétique du *signe* lui est apparue comme la voie la plus éclairante pour relier l'un à l'autre ces deux ordres, tout en les distinguant avec sûreté. Voici, dans la *Grand'Route apologétique* (Beauchesne), la séduisante proposition de cette méthode, synthèse éminemment constructive. Le cas du miracle y est présenté comme l'application-type. L'ouvrage s'achève par

de suggestives réflexions sur le traité de la Foi et une analyse lucide de la conversion de saint Paul.

• **Sainte Thérèse de Lisieux,** par le R. P. de Boissieu, O. P. Éditions Montaigne, Paris, 1 vol.

On a déjà beaucoup écrit sur sainte Thérèse et la voie d'Enfance. Le grand intérêt du livre du R. P. de Boissieu : *Sainte Thérèse de Lisieux, Essai de psychologie surnaturelle* (Édit. Montaigne), est de rendre directement sensible l'action progressive de l'Esprit-Saint dans cette âme à qui l'appel de Dieu ne laissa jamais de repos. Les principales étapes de l'ascension spirituelle y sont marquées avec une vive lucidité, dans un style simple et vigoureux. Pages bienfaisantes, originales aussi, car leur seul objectif est de saisir *dans son progrès continu* l'œuvre de l'Amour et la docilité de l'âme. « Je ne me découragerai jamais... », disait la Sainte à onze ans.

• « **Féminisme et Évangile : Jésus et la Femme** », par le R. P. Louis de Gonzague, O.M.C. Éditions Desclée de Brouwer.

Ce titre assez capiteux, l'auteur — le R. P. Louis de Gonzague, O. M. C. — l'excuse comme étant le sacrifice « d'une miette d'encens » à la terminologie du jour. Il ne s'agit d'ailleurs point dans ces pages des revendications féministes proprement dites, et le mot est pris dans son acception la moins définie. Le commentaire qu'on y trouve des gestes et des paroles du Christ pour réhabiliter la condition, souvent atroce et presque toujours humiliée de la femme, est judicieux : là aussi la Rédemption opère une véritable restauration du plan divin, et l'auteur le souligne, à l'aide de l'histoire, avec une parfaite clarté. On regrette seulement, outre certaines expressions maladroites, que la mission propre, originale de la femme, son rôle exact dans le plan divin dont il est question, ne soit pas établie avec toute la pénétration désirable. En ce sens, les quatre conférences du R. P. Doncœur, qui ont été réunies sous ce titre : *La sainteté de la femme* (Édit. de l'Orante) marquent beaucoup plus nettement, et dans un langage saisissant, le contenu humain et divin de cette vocation.

• **Le Christ dans l'Art français,** par le R. P. Doncœur, S. J. Plon, Paris, 1 vol.

Il fallait tout le talent littéraire et l'intuition chrétienne du R. P. Doncœur pour présenter *le Christ dans l'Art français* (Plon). Dans la collection innombrable des tableaux, des sculptures, des esquisses de toutes sortes, où croyants et incroyants se sont efforcés de matérialiser l'image qu'ils se faisaient du Sauveur, un goût sûr et un désir impitoyable de retrouver l'Homme-Dieu dans les conditions authentiques de son Incarnation ont présidé au choix nécessaire. Beaucoup d'artistes « ont triché avec l'Incarnation », et trop d'œuvres sans vérité encombrent encore nos églises. La statuaire du XIII[e] siècle, en particulier, oppose à ces contrefaçons de saisissantes approximations du visage de Jéus, tel que l'Évangile le fait pressentir. L'analyse auquel se livre le R. P. Doncœur n'est pas que le commentaire serré de ces belles réussites : à partir de tel ou tel chef-d'œuvre, son enseignement rejoint nos vies et leur dicte des attitudes. Ce magnifique volume, enrichi de nombreuses reproductions en héliogravure, sera suivi d'un second tome qui, après la Passion, envisagera le Sauveur dans sa Résurrection et dans sa Gloire.

• **Libres dans le Christ,** par le R. P. Florand. Éditions du Cerf. « Chrétienté », n° 2.

Il n'y a pas de sainteté anonyme, de formule-type de perfection. La grâce est assez forte pour corriger les maux de l'homme pécheur, et assez souple pour développer et épanouir, dans l'ordre surnaturel, les qualités propres et originales de sa nature humaine. Aussi le chrétien doit-il prendre conscience de la singularité de sa vocation. Mais pour la remplir, le jeu exact, équilibré, nettement orienté de sa liberté est exigé. En rappelant le rôle essentiel de cette faculté et en fixant ses nécessaires limites, dans l'ordre de la pensée et dans celui de l'amour, le R. P. Florand rencontre donc l'un des thèmes les plus caractéristiques de l'anthropologie chrétienne. Il le fait avec une sûreté de jugement, une ampleur de vues, un souci du contexte psychologique en tous points remarquables.

A TRAVERS LES REVUES

L'Amour de soi

Dans le bulletin de la « Conférence Saint-Michel » (juin), M. Gabriel Marcel réunit sous le titre : *Appartenance et disponibilité* un certain nombre de réflexions, qui rejoignent avec acuité quelques-unes des attitudes fondamentales de l'homme à l'égard de la vie, et à l'égard de Dieu. Nous retenons ici une vue profonde de la charité envers soi-même :

« Cette charité..., loin de traiter le soi comme une réalité plénière et se suffisant à elle-même, le regarde comme un simple germe à faire fructifier, ou comme un point d'affleurement possible du spirituel ou même du divin dans le monde. S'aimer soi-même... ce n'est certes pas se témoigner une complaisance quelconque, c'est se placer envers soi dans la disposition qui permettra d'obtenir de soi la réalisation la plus haute; et il est très clair qu'une certaine infatuation est par elle-même défavorable au développement d'une activité vraiment créatrice en quelque ordre que ce soit : je ne parle pas ici seulement de la création artistique ou scientifique, mais encore de l'irradiation que dégage toute âme généreuse. Par contre, on veut estimer qu'une dureté, une malveillance excessive envers soi-même peuvent être elles aussi paralysantes, bien que pour des raisons diverses : d'où la nécessité de la patience envers soi-même, conciliable d'ailleurs avec une indéfectible lucidité...

« Mais tout ceci n'est possible et ne garde même un sens que là où sont réalisées en soi, et par rapport à soi, à la fois la distance et la proximité qui définissent l'acte de charité pris en lui-même. Or en réalité, dans la pratique, nous péchons presque toujours par l'incapacité, soit de nous voir, soit — beaucoup plus rarement d'ailleurs, si nous sommes parvenus à cette objectivité — de garder avec nous-mêmes ce contact qu'on doit toujours maintenir avec son prochain. »

Cinquante ans

M. François Mauriac confie à la *Nouvelle Revue Française* (octobre) une émouvante méditation, sous ce titre : « Cinquante ans. »

Après avoir reconnu sur le jeune écrivain qu'il était au départ la marque de son « milieu », des idées héritées, des habitudes ancestrales, il indique sobrement les étapes d'un cheminement que prévoyaient les hommes attentifs à son talent et à sa vie. En effet, « il n'échappait à aucun critique, ce frémissement secret de mon œuvre, cette angoisse, ce déferlement d'une mer invisible contre le bloc des idées reçues, ce remous autour de la religion trouvée dans mon héritage, mais qui allait vivre en moi, me dominer, s'imposer avec la patience, l'entêtement de l'amour. Dieu aura été, dans ma vie, incarné dans le Fils, et il y aura occupé la place d'une amitié souvent importune — de cette importunité que nous reprochons à ceux qui nous aiment plus que nous les aimons ».

Une amitié avec Dieu : pourquoi la religion n'a-t-elle pas toujours eu cet authentique visage ? N'avons-nous pas à faire sur ce point un examen de conscience ?

« Si je me représente la religion telle qu'enfant je l'ai observée autour de moi, il me semble qu'il y avait chez certaines femmes de ma famille un principe de force, de grandeur, de violence, dont leur religion ne bénéficiait pas comme elle l'aurait dû, qu'elle combattait au contraire au lieu de s'en nourrir et de le tourner en sainteté. Pourtant, durant leurs dernières années, elles eurent moins peur de Dieu à mesure qu'elles approchaient de la mort. La souffrance héroïque les détacha d'une religion où l'accent était mis sur la restriction, sur la défense, sur l'interdit, les initia à l'abandon entre des mains aussi douces que puissantes, et elles s'endormirent paisibles, heureuses, sûres d'être choisies et aimées. Mais elles avaient vécu dans la méfiance et dans la peur, comme le comptable d'un maître méchant qui n'en finit pas de recommencer ses additions, elles qui étaient faites pour le don héroïque...

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Ligugé (Vienne).